

Chapitre VII

Lecture suivie de Jn 15, 1-17

La dernière fois nous avons fait une lecture d'humeur, nous prenons maintenant ce texte dans une lecture suivie.

I – Jn 15, 1-8 : parabole de la vigne

1) Verset 1. « Je suis la vigne... »

« ¹*Je suis la vigne, la vraie, et mon Père est le vigneron* ». Nous avons là justement un exemple des *Je suis*.

● La relation vigne-vigneron.

La relation au Père est énoncée. Rien n'en est dit de particulier dans cette première phrase. On pourrait même être gêné dans notre imaginaire puisque ceux-là que nous avons l'habitude d'appeler deux personnes de la Sainte Trinité, voilà que l'un a la figure du vigneron et l'autre la figure d'une vigne. Et quand notre imaginaire n'est pas heureux, c'est intéressant, parce qu'il y a quelque chose à entendre. Nous ne pouvons pas nous contenter ici d'une sorte de comparaison, qui ne ferait que flatter et encourager ce que nous savons déjà.

La distance qui va se révéler finalement sera la distance du soignant et du soigné : le vigneron soigne sa vigne. La notion de soin est première dans l'Évangile, et quand nous aurons appris que le soin se dit agapê, nous aurons compris comment Jésus peut dire dans le cours de ce chapitre : « le Père m'aime et j'aime le Père ».

● Le symbolisme biblique de la vigne.

Nous avons dit des choses au sujet de la vigne en nous invitant à resituer ce terme dans un symbolisme qui est un des plus archaïques, le symbolisme végétal dont on connaît bien des occurrences sous des formes diverses dans nos Écritures. Ce qui sera développé ici sera quelque chose comme l'arborescence, c'est-à-dire quelque chose qui nous amènera à parler, précisément, du rapport d'une unité et des multiples.

Il ne faudrait pas oublier que la vigne, dans l'Ancien Testament, désigne le peuple d'Israël. Ainsi Isaïe : « *la vigne de YHWH Sabaot c'est la maison d'Israël* » (Is 5, 7). Jésus dit ici quelque chose comme : « je suis le peuple d'Israël ». Ce "Je" est l'unité même d'Israël. Il ne faudrait pas penser par exemple que Jésus serait une partie, ou le cep pris à part. Il est l'arborescence tout entière.

● Le Je christique comme l'Israël de Dieu au sens de la totalité de l'humanité.

Par comparaison, ceci peut nous aider à entendre « *Tu es mon fils* », le "tu" initial qui ouvre l'Évangile lors du Baptême de Jésus, le "tu" qui donne que Jésus pourra dire "je". Le

fils de Dieu, dans le monde vétéro-testamentaire, c'est le peuple d'Israël. Les premiers chrétiens ne s'y sont pas trompés et ils ont compris que cette parole était une salutation adressée, à partir de l'insu, à la totalité de l'humanité.

Le "Je" christique n'est pas un "je" en plus des autres. Il est l'un et la totalité, il est l'unité unifiante de la totalité. Sans doute Jésus, dans le recensement, fut un homme en plus des autres. C'est d'ailleurs curieux qu'il naisse dans un recensement, c'est-à-dire qu'on le compte. Mais Jésus ne ressuscite pas comme *un en plus*. Sa résurrection, c'est la même chose que sa mort : mourant, il n'est plus *un en plus* ; et ressuscitant il ne ressuscite pas comme *un en plus*, mais comme l'unité unifiante.

Je dis quelquefois mais cela ne plaît pas toujours, que Jésus n'est pas ressuscité juif – c'est pourtant le b.a.ba de Paul – mais j'ajoute : il est ressuscité comme l'Israël de Dieu, et Israël ici est à entendre de la nouvelle dimension où Israël ne désigne plus un peuple mais la totalité de l'humanité. J'ai employé tout à l'heure le mot Israël : il fallait l'entendre au sens où Paul dit que nous sommes « *l'Israël de Dieu* » (d'après Galates 6, 16).

J'ai dit que le Je christique était celui de l'Israël de Dieu au sens où Paul emploie cette expression. Les sociologues ont repéré des choses de ce genre dans certaines cultures. Ils emploient le terme de *personnalité collective*. Cela pourrait être intéressant d'utiliser ce terme, mais à condition de mesurer combien cela met en pièces et notre idée de personne, et notre idée de collectif ou de totalité, sinon, cette expression risque d'être prononcée pour désigner une façon de penser étrange, qui est de toute façon intenable, révolue, qui relève d'une mentalité primitive.

Un autre mot est parfois employé dans ce sens, c'est *éponyme*⁹¹ : un nom éponyme désigne à la fois un prince et le peuple : par exemple *Israël* est le deuxième nom de Jacob, et c'est aussi le nom d'un peuple.

Cependant, il est vrai que, dans la tâche que nous avons d'entendre « *Je suis la vigne* », nous sommes provoqués à remettre en question, d'une part, notre idée d'indivisible-individu, c'est le même mot, et d'autre part, notre idée de collectivité par mode additionnel.

Nous sommes donc reconduits à notre question mais nous avons trouvé des mots pour dire notre chemin. En effet il n'y a pas de mot dans le vocabulaire usuel pour dire cela véritablement et immédiatement, sans recul et sans effort de pensée. L'Évangile est tel qu'une goutte d'Évangile tombant sur notre culture ne peut que créer en elle le pire désordre. Tout se défait, se défait pour se refaire.

● La "vraie" vigne.

« *Je suis la vigne, la vraie.* » Jean emploie les deux adjectifs *alêthês* et parfois *alêthinos*, et je n'ai jamais pu discerner la différence. Cet adjectif est un mot qui dit le caractère vrai. Vrai doit s'entendre par opposition à quelque chose.

Il se pourrait, parce qu'il y a des traces de cela dans l'évangile, que le vrai dise quelque chose comme le réel par opposition à l'ombre, et que la vigne de l'Ancien Testament soit

⁹¹ L'adjectif *éponyme* est emprunté du grec *epônumos* (qui donne son nom).

l'ombre de la vérité nouvelle en Christ c'est-à-dire l'ombre des choses à venir. Cet usage est fréquent dans la lecture que le Nouveau Testament fait de l'Ancien.

Mais ceci n'est peut-être pas suffisant et je pense aussi que chez Jean *alêthês* est le plus souvent opposé à *pseudos*, à la falsification. Nous savons que pour Jean nous sommes dans une falsification native et que nous ne résidons pas, nous ne demeurons pas dans la vérité. Le mot de vérité prend donc, chez lui, le sens d'une désignation du royaume, c'est-à-dire de l'âge qui vient, de l'âge et de l'espace christique qui vient, dans lequel nous sommes invités à demeurer.

• Les deux régions et l'appartenance aux deux.

Nous disons souvent que *pneuma*, vérité, royaume, désignent la même chose, c'est-à-dire l'aïôn, l'espace-temps, l'âge qui est en train de venir, alors que ce qu'il appelle le *monde*, au sens de l'espace régi par le meurtre, la falsification, est en train de partir. C'est aussi ce qu'il appelle le rapport de la lumière et de la ténèbre. On est enfant de lumière ou enfant de ténèbre. On appartient à l'une ou à l'autre région⁹².

Je répète une bonne fois pour toutes : *on appartient* ne signifie pas que certains appartiennent exclusivement à une région et certains exclusivement à une autre région. La vie humaine, telle que nous la vivons, est justement ce rapport conflictuel de la lumière et de la ténèbre en quiconque. Ce sont là les deux semences – le terme semence qui se réfère à la symbolique végétale est très important – qui disent la qualité d'espace, puisque le fruit est selon la semence. Nous allons retrouver le rapport de l'arbre dans son espèce (dans son *génos* propre) au fruit qu'il porte. Par ailleurs c'est au fruit qu'on connaît l'arbre, autre thème qui se trouve chez Jean.

• Retour au Je christique. Jésus "vrai" homme ?

Jésus emploie souvent dans ses "*Je suis*" le mot de vérité, ici : "*la vigne vraie*". Il dit par exemple « *Je suis le pain vrai* » et ceci est à rebours de notre mode d'entendre. En effet le vrai, le propre, s'oppose chez nous au métaphorique, et dans notre langage il faudrait dire que Jésus est vigne dans un sens métaphorique. Là c'est l'inverse ! Les conditions d'intelligibilité pour qu'il y ait quelque chose comme du pain en notre sens c'est "Je", le Je christique.

La question est alors de savoir si Jésus était "véritablement un homme". Le mot *véritablement* fait le lien ici et le mot nouveau que j'apporte est le mot *homme*. *Homme* est une des dénominations de Jésus puisque, parlant de lui, il dit : "*le Fils de l'homme*". Le Fils de l'homme ne désigne pas, comme nous le croyons faussement, la part humaine dans l'incarnation humaine d'une divinité, selon l'opinion classique, Fils de l'homme désigne la divinité de Jésus.

Fils de signifie la manifestation, la venue à fruit de ce qui est en semence. Et l'homme en question ici, c'est Adam du chapitre premier de la Genèse⁹³ : « *Faisons Adam comme notre*

⁹² Cf. "[Ce monde-ci](#)" / "[le monde qui vient](#)" : [espace régi par mort et meurtre](#) / [espace régi par vie et agapé](#).

⁹³ Il y a deux Adam, celui de Gn 1 et celui de Gn 2-3. On trouve cela par exemple dans la lecture de 1 Cor 15, 45 (ch III, 1 b). Voir aussi [Les deux Adam : Christ de Gn 1 / Adam de Gn 2-3](#) ; [Relecture de Image et ressemblance de Gn 1, 26 d'après Ph 2, 1Cor 15, Rm 5](#).

image », comme notre fils. Donc, le sens vrai, authentique, de *humanité*, est d'être une dénomination de Dieu, déjà. Or ce n'est pas la question que l'Occident a posée à l'Évangile. Il n'est jamais entré dans cette perspective, même pas au second siècle, puisque l'une des premières questions a été de savoir non pas si Jésus était Dieu, mais si Jésus était véritablement homme, c'est-à-dire s'il n'était pas un semblant d'homme comme l'affirmaient certains. Cette hérésie, le docétisme, a été récusée en affirmant que Jésus était véritablement un homme.

Seulement, quand on dit que Jésus est véritablement un homme, on dit quelque chose de juste, de correct par rapport à la question posée, mais on n'est pas dans la question de l'Évangile. Car l'Évangile n'a pas du tout pour but de nous dire que Jésus est un homme comme nous. Il est justement l'homme que nous ne sommes pas, c'est-à-dire l'homme vrai. Tout le problème est dû au fait que chez nous, depuis Aristote, la vérité dit l'adéquation entre une proposition et la réalité.

Plus tard, la question se posera de savoir s'il était Dieu, mais pas avant la fin du III^e, début du IV^e siècle. On lit dans le Prologue de Jean : « *Dans l'arkhê était le logos et le logos était tourné vers Dieu et le logos était Dieu* ». Cela ne fait de difficulté à personne ! Et pourquoi tout d'un coup, au IV^e siècle, se pose-t-on la question : le Logos est-il Dieu ? Quelque chose s'est passé entre-temps pour que la question devienne nécessaire dans le développement de la pensée occidentale chrétienne.

Il s'est passé que toute la pensée est désormais régie par l'opposition de l'incrédé et du créé, chose qui n'est pas du tout régnante dans le Nouveau Testament. La question est donc : Ce Logos est-il incrédé – mais il ne peut pas y avoir deux incréés – ou bien est-il la première grande créature qui s'est incarnée dans l'homme Jésus ? C'est Arius, contre qui le concile de Nicée a procédé pour dire qu'il est véritablement Dieu : « *Vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré non pas créé, de même nature que le Père (consubstantiel au Père)* ». Les traces du concile de Nicée sont, nous le savons, dans le symbole qu'on appelle de *Nicée-Constantinople*⁹⁴, qui est chanté ou récité parfois dans les offices.

Ce préalable était nécessaire pour bien situer le premier verset de notre texte.

2) Verset 2. Les sarments.

« ²*Tout sarment (klêma) en moi qui ne porte pas fruit, il l'enlève et tout ce qui porte fruit, il l'émonde pour qu'il porte plus de fruit.* »

• Le thème de l'un et des multiples.

Nous avons ici le thème des *klêmata* (des sarments) par rapport à la vigne. Cette symbolique d'une unité et d'un pluriel se trouve chez Jean sous une forme constante qui mérite d'être repérée. Il y a par exemple

- « *Jésus devait mourir pour la nation,⁵² mais non pour la nation seulement, mais en sorte que les enfants de Dieu dispersés (déchirés) il les rassemble pour être un* »

⁹⁴ Il s'agit du Credo, il a été étudié dans la session sur Credo et joie (tag [CREDO](#)). J-M Martin propose une autre approche : [Penser la Trinité](#).

(Jn 11, 51-52) : le Monogénês et les enfants déchirés ((*tekna ta dieskorpisména*) où *tekna* est un neutre pluriel.

- C'est aussi la différence entre le pain du « *Je suis le pain* » et les *klasmata* (les fragments) qui restent qu'il faut ramasser (Jn 6).
- c'est encore l'unité du troupeau (ou du pasteur) et des *probata* (des brebis) qui est aussi un neutre pluriel (Jn 10) : c'est là que nous trouvons le thème de la dispersion et de la déchirure.

Dans notre texte, nous avons le thème de la vigne (*ampélos*) et des sarments (*klêmata*). Nous ne perdons pas de vue ce que nous avons dit, à savoir que les sarments ne sont pas nécessairement quelque chose en plus de la vigne mais c'est quelque chose de la vigne, quelque chose du Je christique. Jésus va nous dire : « *Je suis la vigne, vous êtes les klêmata (les sarments)* ». Ceci pose la question de l'intelligence de ce "Je" et de ce "vous", dont pour l'instant nous ne déterminons pas l'ampleur, mais nous pouvons penser que cela désigne l'humanité dans son ensemble.

• Les deux types de sarments et le risque de perversion d'interprétation.

Or il y a deux situations par rapport à ces *klêmata* : il y a ceux qui ne portent pas de fruit et ceux qui portent du fruit.

1. Ceux qui ne portent pas de fruit sont retranchés, mais dans la lecture d'une parabole, le sens intérieur régit la lecture des éléments du discours : ne pas porter de fruit en étant dans le Christ signifie qu'on est "apparemment" dans le Christ, et ces *klêmata* sont retranchés, sont enlevés, parce qu'en fait ils n'ont jamais été véritablement dans le Christ. Ce sont des semblants de *klêmata*. Ceci est imposé par la lecture des deux semences.

2. « *Et tout klêma qui porte du fruit, il l'émonde pour qu'il porte plus de fruit.* » Il s'agit ici de l'émondage du Je christique. Cet émondage c'est la passion et la mort du Christ.

Donc en aucune façon n'abordez ce texte en disant : il y a des gens qui sont du bois mort et il y en a d'autres qui ont besoin de souffrir pour porter du fruit. Ce n'est pas le sens ! Il faut entendre qu'**en chacun il y a ce qui est pour le fruit ultime et il y a de l'irré récupérable**.

► Ce que je trouve de plus mystérieux ce n'est pas la distinction des deux types de sarments, mais ce qui arrive à celui qui porte du fruit : on l'émonde pour qu'il y ait plus.

J-M M : Un sarment qui est christique porte du fruit mais le propre du christique, le propre de l'âge messianique – et *christos* signifie messie – c'est l'abondance et la surabondance. C'est surtout chez Paul qu'on trouve cela et ça le rend parfois verbeux parce que son discours abonde de même que le thème de son discours est l'abondance même.

Cette abondance signifie que le rapport à Dieu n'est pas un rapport ric-rac, un rapport juste. La justice de Dieu, c'est qu'il y en ait plus. Autrement dit c'est le dévoilement de ce que la véritable justice n'est pas l'exactitude, mais qu'elle est de l'ordre de la donation, de la donation gratuite : *kharis* (la grâce) chez Paul, ou le verbe *donner* chez Jean. C'est le présupposé fondamental de l'annonce évangélique.

L'abondance a ce sens-là, vous en trouverez de nombreux exemples. Ainsi à Cana il y a une abondance invraisemblable de vin. C'est dans la tradition apocalyptique que de décrire

la donation gratuite comme abondance. Paul emploie même l'expression de *surabondance* et aussi d'*abondance hyperbolique*.

3) Verset 3. La parole qui purifie.

« ³*Déjà vous êtes émondés à cause de la parole que je vous ai dite* ».

Le mot "émondé" (*katharos*) se trouve chez Jean au chapitre 13 où en général on le traduit par "purifié". Il est traduit ici par *émondé* parce qu'il est en rapport avec le thème de l'arbre dont on coupe des branches, des sarments. Le contexte du chapitre 13 où on le traduit par *purifié* (ou *pur*) est celui du lavement des pieds : « *celui qui a reçu le bain n'a pas besoin d'être lavé, sinon les pieds, mais il est pur (katharos) tout entier et vous, vous êtes purs (katharoi)...* » (v. 10).

Ici on a : « *vous êtes émondés à cause de la parole que je vous ai dite* ». En effet, ce qui constitue la christité, le "Je" christique, le *Je* du « *Je suis la vigne* », est sa mort-résurrection. Ce qui fait que je suis *dans* le Christ, c'est d'entendre la parole qui dit « Jésus est mort et ressuscité ». Tout rapport à Jésus a son premier moment dans l'écoute de cette annonce.

4) Versets 4-6. "Demeurer dans" ou "être jeté dehors".

« ⁴*Demeurez en moi et moi en vous.* » Le verbe *demeurer* apparaît ici. *Demeurer dans* est un verbe majeur chez Jean : c'est un des noms de la proximité. Les verbes *connaître*, *aimer*, *demeurer*, sont des modalités pour dire la proximité.

La proximité constitue l'unité qui est à penser comme une unité qui ne réduit pas de façon inerte ce qui est ainsi unifié. La véritable unité creuse le *deux*, mais d'une façon telle qu'il ne soit pas un *deux* qui, à un certain niveau, fasse nombre. C'est-à-dire que, dans la mêmeté, il y a de l'autre, il y a de l'altérité. Le problème n'est pas entre la mêmeté et l'altérité, mais c'est celui de la mauvaise altérité et de la bonne altérité. Il y a une bonne façon d'être deux et une mauvaise façon d'être deux, il y a même une infinité de façons d'être deux.

Ce verbe *demeurer* comme nous l'avons vu, va être dix fois dans ces six versets. Il surgit ici et il va rester le verbe dominant qui donne la note pour les six versets qui viennent.

« *Demeurez en moi et moi en vous* » : cette proximité est mutuelle. *L'être dans* n'est pas à comprendre comme un emboîtement, car celui-ci n'est pas réversible. C'est une des façons de dire la plus haute proximité.

On pourrait s'interroger sur la qualité de parole de l'impératif : « *demeurez en moi* ». C'est un impératif non impérieux.... je veux dire : ce n'est pas un impératif de législation. N'oublions jamais cela. Cette parole est une parole dominante, mais elle est dominante au moment où elle donne c'est-à-dire quand il est donné de l'entendre.

« *Demeurez en moi et moi en vous* », s'explique d'abord ainsi : « *de même que le sarment ne peut porter fruit de par lui-même* – de par son identité particulière ou singulière – *s'il ne demeure pas dans la vigne* – le fruit qui est en question ici ne peut être porté à partir de son "je" singulier, il ne peut porter fruit que s'il demeure dans la vigne – *ainsi vous non plus si vous ne demeurez en moi.* »

Ici c'est une invitation à ne pas penser l'homme comme autosuffisant mais comme étant toujours déjà posé dans une unité unifiante. Très souvent on dit que le christianisme du XIXe siècle était un christianisme plutôt individuel avec le souci de l'âme personnelle, et que contre cela il y a eu l'avènement d'un christianisme social. Mais le débat n'est pas entre les deux. Ce n'est pas ou bien singulier ou bien social, mais c'est d'autant plus l'un que l'autre, ou bien d'autant moins l'un que l'autre. En plus ce n'est jamais singulier au sens psychologique et ce n'est jamais social au sens courant du terme social. Par exemple ce n'est pas une critique de l'égoïsme par opposition à l'altruisme mais c'est une critique de l'égoïté, c'est-à-dire de la compréhension ontologique ce que veut dire "je". L'Évangile ouvre une dimension insoupçonnée à l'homme, c'est la révélation de ce que nous ne savons pas de nous-mêmes.

« ⁵*Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-ci porte beaucoup de fruit, puisqu'en dehors de moi vous ne pouvez rien faire.* » Le faire qui est essentiel, celui qui a sens et dont il est question ici, est de porter du fruit – nous ne savons rien encore de ce fruit, le texte va nous le dire – ce faire ne peut être le produit d'une identité singulière. C'est Jésus qui porte le fruit à travers ses sarments, à travers nous.

► Comment ceux qui ne sont pas chrétiens peuvent-ils entendre cette phrase : « en dehors de moi vous ne pouvez rien faire » ?

J-M M : Il faut bien voir que le nom n'est pas l'énonciation verbale. Les Anciens distinguent très bien le visible et l'invisible du Nom. Ceci pour éclairer une difficulté concernant la nécessité de professer la foi. On passe par le nom de Jésus, mais pas le nom articulé⁹⁵.

« ⁶*Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors.* » Jeter dehors (*balleïn exô*) est l'expression utilisée pour désigner le jugement, cette *krisis*, ce discernement ultime dont Jésus dit : « *C'est maintenant le jugement (krisis) de ce monde, maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors* » (Jn 12, 31). La *krisis* réside en ceci que la semence du meurtre et de la falsification est jetée dehors. Le diabolos (le disperseur) est jeté dehors.

Il est jeté *dehors*. Au début de l'évangile de Jean : « *Hors de lui, rien – le rien, c'est la ténèbre – Ce qui fut ⁴en lui était vie, et la vie était la lumière des hommes, ⁵la lumière luit dans la ténèbre* ». C'est cette ténèbre extérieure, cette façon redoublée de dire une extériorité négative qui est un autre nom du meurtre, c'est cela qui est jeté dehors. C'est même essentiellement cette semence qui est jetée dehors.

« *Et le sarment se dessèche ; et on les rassemble et on les jette dans le feu, et ils brûlent.* » Il est très intéressant de voir le mot "on les rassemble". En effet c'est le même verbe, *sunageïn*, que dans le verset 52 du chapitre 11, mais il est pris dans un sens inverse : en Jn 11, 52 c'est pour que « *les enfants de Dieu soient rassemblés pour être un* », mais ici ils sont rassemblés dans l'extériorité, le *n'être pas*. Le feu est un autre nom de ce qui était la ténèbre ou le rien dont nous avons déjà parlé.

► Est-ce qu'il y a un rapport entre ce qui est dit ici et la mort-résurrection du Christ dont vous avez dit que d'en entendre l'annonce nous transformait ?

⁹⁵ Cf. dans la série de rencontres sur *la Prière en saint Jean* la [15ème rencontre : L'appartenance essentielle ; Le Nom de Jésus : le visible et l'invisible du Nom](#).

J-M M : Le chiffre de toutes nos destinées humaines est d'être à la fois semence de diabolos (du prince de la mort) et semence de christité, inégalement bien sûr, et ça correspond ici aux deux types de sarments. Le conflit, car il y a en fait un conflit, c'est le conflit en quiconque du christique et du mortel. Ceci est très lié à la question porteuse de l'Évangile qui est la question "qui règne ?" c'est-à-dire : sous le régime de quoi je suis, quelle est la qualité de l'espace dans lequel je vis ? Je suis dans un espace de servitude (être asservi à mourir et à donner la mort, à exclure), ou bien je vis dans un espace de lumière et de vie. D'où l'importance de comprendre que le conflit n'est pas entre ceux qui sont exclus et ceux qui portent du fruit, mais qu'il est entre le prince de la vie et le prince de la mort. Ce combat a eu lieu et le prince de la mort a été jeté dehors, l'exclusion a été exclue, la mort est morte. La victoire est acquise dans son principe et cependant toute la vie continue à être un combat. En effet cette situation-là est celle de toute l'histoire humaine, elle n'a pas eu lieu un beau jour à partir duquel tout commencerait, c'est le chiffre de chaque instant.

Et c'est pour cela qu'indirectement cela parle de moi quand je dis : « Jésus est mort et ressuscité ». Les questions les plus urgentes dans la foi, on a l'air de les dire dans un langage de "il" : il est arrivé quelque chose à quelqu'un un jour. Mais le "il" de « il est mort et ressuscité » est plus intime à moi-même que les "je" que je prononce toute la journée.

5) Verset 7. Le thème de la prière exaucée.

« ⁷*Si vous demeurez en moi et que mes paroles (rhêmata) demeurent en vous* – Il est le Logos, et il dit des paroles. Demeurer en lui c'est garder ses paroles, et nous verrons au verset 9 le verbe aimer avec la précision « *Demeurez dans mon agapê* » Les verbes *demeurer*, *garder*, et *aimer* ne disent pas des choses différentes, ce sont des dénominations de la proximité. Le mot proximité est un mot important pour résumer ces verbes – ainsi qu'un autre mot de Jean, recevoir – car il est à la base de l'intelligence de ce que veut dire le prochain, le proche. Dieu est notre plus proche prochain.

Ce qui est dit ici sera repris ensuite dans les versets 9 et suivants. Nous voyons poindre un ensemble qui n'est pas dit de façon hasardeuse puisqu'il est répété à plusieurs reprises sous cette forme. Donc nous avons une structure de lecture qu'il faut retenir.

...*Ce que vous voulez, vous le demandez et cela sera pour vous* ». Voilà une chose étrange. Qu'est-ce que ce *théleïn* (ce vouloir) vient faire ici ? Le *thélêma* est le nom de la semence, nous l'avons vu en Rm 7 et en Ep 1, et également chez saint Jean. Et nous savons que nous avons deux *thélêmata*, deux semences, nous avons vu cela en particulier en Rm 7 (le "je qui veut" et le "je qui fait")⁹⁶. Nous allons voir un autre mot, celui de "disposition". Or si votre semence propre (votre disposition fondamentale constitutive) est selon la disposition du Dieu, vous demanderez et vous recevrez. Cela signifie que la prière est quelque chose du côté de la fructification.

Il y a plusieurs choses qui s'enchâssent les unes dans les autres, enchâssements qui ne nous sont pas du tout familiers et dont il faut s'approcher de l'extérieur. Voyons d'abord le rapport

⁹⁶ Voir le II du chapitre IV.

du vouloir et du demander : le vouloir est la semence et le demander est le commencement de la croissance.

Il est intéressant justement de regarder comment intervient la question de la demande chez Jean. On a un processus qui est constant lorsqu'on entend la parole⁹⁷ :

- La parole est énigmatique, et la première chose qu'elle suscite c'est le trouble.
- La deuxième chose, c'est la *zêtêsis* (la recherche) : se mettre en mouvement de recherche.
- La troisième, c'est la recherche qui se formule : *érôtaô* (je demande).
- Enfin la question posée est accomplie quand elle se tourne en prière, car elle est une attestation de ce qu'elle est exaucée, à la mesure où demander c'est attester que je suis dans l'espace du don. Et je n'ai rien d'autre à demander que d'être dans l'espace du don. C'est pour cela que rendre grâce ou demander, c'est tout un ! L'un n'est pas au-dessus de l'autre. C'est dans les deux cas prendre conscience que ce que je suis relève du don. Il s'agit ici de demander comme il faut, et Paul nous dit que nous ne savons pas prier comme il faut (Rm 8, 26), mais c'est autre chose.

6) Verset 8. La gloire du Père : l'homme accompli.

« *⁸En ceci a été glorifié mon Père, que vous portiez beaucoup de fruit et deveniez mes disciples.* » Porter beaucoup de fruit c'est glorifier le Père c'est-à-dire constituer la gloire du Père. Cette gloire n'est rien d'autre que l'homme fructifiant, l'homme accompli. En effet le fruit consiste en l'accomplissement de mon avoir-à-être, et porter du fruit c'est m'accomplir, c'est accomplir ce qui est disposé pour moi, ce pour quoi je suis libre, je suis libéré. "Être libre pour" c'est le sens authentique de la liberté chez Jean.

Ceci constitue la gloire c'est-à-dire la présence. Ce mot désigne la résurrection, c'est un mot repère du Nouveau Testament. La gloire dit le visible, le venir et le *donner à voir* du Père invisible, de l'insu. La gloire, c'est l'humanité dans son unité christique.

● Le thème de la glorification en Jn 17, 1.

Ce thème de glorifier se trouve au début du chapitre 17, où nous avons affaire d'abord à la relation de "tu" et de "je" dans une prière. Car l'invocation dit « *Tu...* » : « *Levant les yeux vers le ciel il dit : "Père glorifie ton Fils – c'est la demande de résurrection – ce qui est que le Fils te glorifie"* » (Jn 17, 1). La résurrection est que le Père soit glorifié dans le Fils. Cela veut dire que révéler le Fils comme Fils, c'est révéler ce qui est révétable du Père.

Il n'y a pas de Fils sans Père, mais le Père ne montre pas autre chose, il est tout entier dans l'accomplissement du Fils. Il n'est pas autre chose au plan du nom qui nomme ou de la figure qui se voit : « *Philippe, qui me voit, voit le Père* » (Jn 14, 9). Le Père est cependant autre, sous le rapport pour nous de la vocation, de la portée, c'est-à-dire que nous sommes *portés, tirés* : « *Personne ne peut venir vers moi si le Père qui m'a envoyé ne le tire* » (Jn 6, 44). Le Père a pour fonction de *tirer* vers le Fils. Et cette portée est l'essence de la prière qui

⁹⁷ Cf. [Le processus johannique : trouble, recherche, question, prière en Jn 14, 1-14 ; Jn 16, 16-30 ; Jn 20, 11-18.](#)

est toujours prière à l'insu. Père signifie insu, cieux signifient insu : « *Notre Père qui es aux cieux...* »,

● **L'accomplissement de l'humanité : porter beaucoup de fruit.**

« *Père glorifie ton Fils ce qui est que le Fils te glorifie selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement de la totalité de l'humanité* ». Pâques, ce n'est pas la satisfaction que nous éprouvons de la résurrection singulière de Jésus. Pâques, c'est que semence de résurrection soit en nous. Donc la demande de glorification est la demande que l'humanité s'accomplisse, et s'accomplisse en portant du fruit, car « ⁸*En ceci a été glorifié mon Père...* ».

Nous avons là un thème qui se dit de deux ou trois manières qui nous intéressent, puisqu'elles visent cette même réalité qui est l'unique "Je" de résurrection en quoi « *nous sommes tenus* », autre expression pour dire « *tu lui as donné la totalité dans les mains* ».

Et nous retrouvons ce que nous avons développé à bien des reprises : il n'est jamais question de Jésus singulièrement, mais dans un double rapport : rapport au Père et rapport à la totalité de l'humanité. Penser Jésus comme un individu en plus, parmi d'autres, c'est ne pas le penser dans sa dimension de résurrection, c'est-à-dire dans le mode sur lequel il se donne à voir à l'œil de la foi et qui donne sens au mot Dieu.

● **Le thème du nom.**

Nous avons une prière équivalente au « *glorifie ton Fils* » (Jn 17, 1), qui est : « *Père glorifie ton nom* » (Jn 12, 28). Le nom, c'est le Fils.

Je relisais, dans un petit texte du début du II^e siècle, *l'Évangile de la vérité* qui n'est pas un évangile canonique, un long développement sur le nom⁹⁸.

Nous savons déjà que le nom, en hébreu, ne désigne pas ce qu'il désigne dans nos langues. Il dit quelque chose comme l'identité essentielle de l'être. Très curieusement, il dit le plus propre car les Anciens distinguent le *kyrion onoma* (le nom propre) et les *appellations*. Autrement dit il y a le Nom, qui est un nom insu en son profond, et les appellations, qui sont justement les « *je suis* ». Nous avons vu cette situation importante dans la fragmentation du Nom, autre mode sur lequel est pensé le rapport de l'un et des multiples.

● **Le Plérôme des dénominations⁹⁹. La région de la parole.**

Ce qui se joue ici ce n'est plus simplement le rapport du "Je" christique au "Tu", tel que nous l'avons vu dans la prière, il ne suffit plus simplement de penser Jésus en direction du Père. Le "*Je suis*" désigne la région de la résurrection qui est l'Aïôn, qui est la plénitude, mot du pneuma, qui est le pneuma dans sa totalité, le pneuma qui descend, qui "demeure sur" et dont la fonction est d'oindre, d'imprégner. Christos signifie *imprégné de pneuma*. Et ce nom donne lieu au fractionnement que sont les multiples "*je suis*" dont l'ensemble constitue le Plérôme : la plénitude du pneuma.

Ainsi quand Jean dit : « *Dans l'arkhê était la parole* », la Parole (le Logos) est une des premières dénominations qui indiquent le lieu foncier et premier. Et la parole ici dit

⁹⁸ Cf. [La symbolique du nom et la gnose. Lecture d'un passage de l'Évangile de la vérité.](#)

⁹⁹ Pour le Plérôme des dénominations voir le I du chapitre V.

l'essence intime des choses et des êtres. Il n'y a pas une opposition entre la parole et le réel au sens où nous l'employons. Cette région de la parole est la région du plus réel. Du reste, être enduit d'Esprit, c'est aussi être enduit de connaissance, inondé de connaissance.

Les différents fragments du Nom qui sont les différentes dénominations (l'Arkê, le Logos, la Vérité, la Vie...) constituent l'apparition d'un premier multiple dont la totalité est appelée Aïôn. Rappelez-vous que, lors de notre étude du temps, nous avons distingué le cosmos au sens de ce monde-ci, et le monde qui vient (l'aïôn, l'âge qui vient). Ces fragmentations du Nom sont appelées au II^e siècle des *aiônés* (des *éons*). Ils sont aussi ce que Jésus appelle des *logoï* (des paroles), ou des *rhêmata* : « *les paroles que je vous ai dites* », ou des *entolai* (des dispositions) traduites à tort par "commandements", des dispositions dévoilées de notre être.

Nous pouvons maintenant reprendre le verset 7 : « *Si vous demeurez en moi et que mes paroles (rhêmata) demeurent en vous...* » : notre être le plus profond consiste donc à être gardien d'une parole qui nous constitue.

● Le thème du disciple.

Reprenons la fin du verset 8 : « *...et que vous deveniez mes disciples* ». Ce mot de *disciple*, qui n'est prononcé qu'une seule fois dans ce chapitre, est au cœur du débat et c'est quasiment le mot essentiel. Nous savons déjà que le nouveau mode d'être c'est entendre au sens fort du terme, or le disciple c'est essentiellement celui qui entend. Dans les versets 12-17 le rapport du maître et du disciple sera précisé sans que ces mots soient prononcés. Donc ce mot de disciple émerge ici comme un mot en creux qui ne va pas être répété, mais c'est lui néanmoins qui dans son silence nourrit la suite du texte.

On est d'ailleurs fondé à souligner le terme de *disciple* chez Jean dans la mesure où une des grandes figures est celle du "*disciple que Jésus aimait*". Cela ne signifie pas qu'il y ait une particulière amitié entre deux individus, mais ça signifie que c'est le disciple par excellence, c'est-à-dire l'écouter par excellence, et le quatrième évangile est *l'évangile du disciple*.

II – Jn 15, 9-17 : discours de Jésus

1) Versets 9-10. Le développement du thème de l'agapê.

a) Lecture des versets.

Les deux versets qui arrivent maintenant sont vraiment extraordinaires. « *⁹Selon que le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon agapê. ¹⁰Si vous gardez mes dispositions, vous demeurez dans mon agapê* – voilà que surgit le mot agapê, mot qui n'a pas encore été prononcé mais qui vient ici dans un ensemble : demeurer dans l'agapê, c'est garder les dispositions. Ce thème a été énoncé dès le chapitre 14 et il sera repris et médité constamment : « *Si vous m'aimez, vous garderez mes dispositions et moi je prierai le Père et il vous donnera un autre paraclèt* » (Jn 14, 15-16).

...Comme moi j'ai gardé les dispositions du Père et je demeure dans son agapê.»
Autrement dit le rapport de nous à Jésus et le rapport de Jésus à son Père est le même. Deux choses sont précisées qui concernent la mort-résurrection :

- « *J'ai gardé les dispositions du Père* » : c'est la mort christique, l'heureuse mort christique.
- « *Et je demeure dans son agapê* » : on peut mettre ceci en rapport avec « *Tu es mon Fils bien-aimé* », c'est la résurrection.

b) Détour par le quadruple thème de Jn 14, 15-16.

Le verset 14 comporte les thèmes de la garde des dispositions et de l'agapê. C'est l'occasion pour nous d'évoquer le quadruple thème énoncé dès le chapitre 14.

Ce quadruple thème est tel que les quatre éléments disent la même chose de façon diverse. Par ailleurs le développement des chapitres 15 et 16 est constitué de variations sur ce quadruple thème : comme il arrive dans des variations musicales, ce peut être un des quatre éléments qui donne lieu à un développement, mais les autres sont aussi notés sans être développés. Ils ne se quittent pas les uns les autres, même quand l'un d'eux seulement est développé. J'attire votre attention sur ce point car il faut se demander comment sont écrits ces textes : Jean a une curieuse écriture qui n'est pas structurée selon notre logique.

On trouve donc pour la première fois ce quadruple thème en Jn 14, 15-16 :

- « *Si vous m'aimez* » : premier thème.
- « *Vous garderez mes dispositions* » : deuxième thème.
- « *Et je prierai le Père* » : troisième thème.
- « *Il vous enverra un autre paraclet (le pneuma)* » : quatrième thème.

Regardons ces quatre thèmes apparemment disparates, mais qui ne le sont pas. Je ne reviendrai pas sur la lecture critique faite à plusieurs reprises, qui nous invite à ne pas entendre ceci sur le mode du calcul stratégique le conditionnel (si... alors...).

Comme le texte n'est pas du grec classique, mais un décalque d'une écriture de type hébraïque, il faut entendre que ce quadruple thème n'est pas articulé selon notre mode, ce qui donne : avoir agapê (aimer) c'est la même chose que garder la disposition enjointe, c'est la même chose que la prière, et c'est la même chose que recevoir le pneuma (l'Esprit).

Cet énoncé des versets 15-16 est précédé par du trouble. En effet, le chapitre 14 commence par : « ¹*Que votre cœur ne se trouble pas.* » ce trouble étant provoqué par l'annonce d'une absence : « *Je m'en vais, et là où je vais vous ne pouvez venir* » (d'après Jn 13, 33). Et la réponse de Jésus se concentre dans l'énoncé de ce quadruple thème. La question qui se posait aux disciples était : quoi de l'absence et de la présence ? La réponse est : c'est l'absence qui est la présence même. Les modalités, les noms de cette présence authentique et non plus de la courte présence que les disciples avaient avec Jésus, c'est : l'agapê, l'écoute de la parole (la garde de la parole), la prière, le don de l'Esprit.¹⁰⁰

¹⁰⁰ Ceci est plus développé dans [Jn 14, 15-16: les 4 formes de la Présence du Ressuscité. Écriture musicale de Jn 14-17](#) .

c) Le thème de l'agapê.

• L'agapê et la mort-résurrection.

Nous avons dit bien souvent que, si le mot le plus central de l'Évangile est le mot *résurrection*, il est central comme un point aveugle à partir de quoi tout le reste prend place et sens. Or le mot agapê peut se substituer au mot *résurrection*. Nous l'avons évoqué à partir de la première lettre de Jean, chapitre 3 : « *Car c'est ceci, l'annonce (angélion) que vous avez entendue dès l'arkhê – comme principe même – que vous ayez agapê les uns pour les autres* ». Tout le monde sait que l'Évangile dit : « *Aimez-vous les uns les autres* », tout le monde sait que Jésus est mort et ressuscité. Seulement ces paroles ne sont comprises que dans la mesure où *résurrection* et *agapê* disent la même chose.

Puisque *résurrection* et *agapê* disent le même, ce qui est visé par le mot de *résurrection* est quelque chose qui est la transgression de la limite qui est la mort, et simultanément le dépassement de la limite qui est le meurtre. Le mot *meurtre* ici n'est pas l'indication, entre autres, d'un manquement à l'égard de l'agapê. Par exemple le mot *haine* est un autre mot chez Jean pour dire la même chose que le meurtre, cependant le mot de meurtre est très important parce qu'il ouvre à la symbolique du sang. Ceci est une autre question, celle de la différence entre le sang versé qui est la vie prise aux autres, et le sang donné : « *Ceci est mon sang versé pour ...* » La différence de la prise et de la donation joue radicalement.

Nous avons vu cela à propos du mode de mourir : mourir d'une mort subie ou d'une vie donnée. Encore une fois nous pouvons percevoir l'enjeu considérable de mourir en donnant sa vie, mais nous ne pouvons pas nous targuer d'y être. Il ne faudrait peut-être même pas viser de le faire, car ceci n'est pas de notre propre, ceci est précisément du "Je" christique. Et il ne le fait pas à notre place, comme un individu à la place d'un autre individu. Il accomplit cette christité unifiante dans le tréfonds de l'humanité, d'où l'importance du rapport entre l'un et les multiples.

• L'agapê comme événement.

Ce mot, *agapê*, demande donc à être dévoilé, explicité d'où la nécessité que la même chose soit nommée par les trois autres abords, qui se trouvent dans le quadruple thème.

Nous l'avons déjà dit : l'agapê n'est pas un sentiment ou un commandement au sens strict ou une vertu. L'agapê est un événement : Dieu nous aime. L'agapê ne consiste pas en ce que nous aimerions Dieu, mais comme dit Jean « *nous aimons de ce que lui le premier nous a aimés* » (1 Jn 4, 19).

Autrement dit, il n'y a pas d'un côté un récit anecdotique qui parlerait de la mort du Christ et un récit de type éthique qui parlerait de l'amour et des différents vices. C'est radicalement la même chose.

Et cela ne nous étonne pas que ce soit un avènement depuis que nous avons bien mis en évidence que *venir* est un mot qui dit Dieu lui-même en lui-même ! Venir, advenir, avènement ou événement, tout cela se tient. Tout notre usage habituel des mots a besoin d'être remué.

• Développement de l'agapê dans le quadruple thème.

Nous avons vu¹⁰¹ que le quadruple thème énoncé en Jn 14, 15-16 s'énonce ainsi : avoir agapê (aimer) c'est la même chose que garder les dispositions, c'est la même chose que prier le Père, et c'est la même chose que recevoir le don du pneuma (de l'Esprit). Reprenons cela.

Premièrement avoir agapê (aimer) c'est la même chose que garder des dispositions. Cette garde, c'est celle de la parole, des noms, des dénominations, la garde de ce qui révèle notre identité profonde, la garde de notre chemin ouvert, de ce à quoi nous sommes appelés, *klêsis* (appel) chez Paul, cela appartient au même moment. **Avoir agapê** c'est donc de **garder la parole** – le Christ est Logos – et garder les paroles qu'il dit qui sont le déploiement de la Parole qu'il est.

Deuxièmement, **ceci est la même chose que prier** : « *et je prierai le Père* ». Les paroles du Christ ne sont pas entendues seulement dans une connotation affective mais dans un espace de vexion, de portée qui est celui de la prière. C'est-à-dire que ces paroles ne sont entendues que si elles le sont comme donation de moi-même à moi-même, donc comme demande qui est recevoir : « *vous demandez et ce sera* ».

- Le premier développement de l'agapê, c'est donc **entendre la Parole** : il s'agit du Christ.
- il s'agit d'*entendre la Parole* mais on n'entend qu'à la mesure où l'on est tiré par le Père, où **l'on est dans** cette vexion qui est **la vexion de prière** : on prie le Père, un point c'est tout.
- enfin *prier le Père* est la même chose que **recevoir le don du pneuma** (de l'Esprit).

Nous avons là : Père, Fils, Esprit, qui sont trois désignations de l'indicible agapê, comme de l'indicible résurrection.

Ce sont là des repères. J'ai déjà dit des choses à ce sujet et je vous promets de les redire, parce qu'à chaque fois il faut que nous nous laissions réintroduire dans cela qui ne sera jamais de notre possession pleinement acquise.

d) Le quadruple thème dans Jn 15, 7-10 et 26.

Nous retrouvons cette même structure dans le chapitre 15.

« ⁷*Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous* – thème de la garde de la parole – *ce que vous voulez vous le demandez et cela sera pour vous* – thème de la prière – *En ceci sera glorifié...* » L'agapê vient un verset plus loin: « ⁹*Selon que mon Père m'a aimé...* » Mais le pneuma, lui, reste en suspens jusqu'à ce qu'il revienne au verset 26 : « *Quand viendra le paraclet (le pneuma)...* », et il prendra le devant du verset 26 au verset 11 du chapitre 16 où les autres thèmes seront rappelés, mais c'est le quatrième thème (le don du pneuma) qui sera le conducteur du passage.

e) Dévoilement en Christ et dévoilement dans les multiples.

Les versets 9 et 10 du chapitre 15 présentent un autre aspect remarquable et très étonnant sur lequel nous demanderons des précisions au chapitre 17. Il y a une relation entre d'une part le rapport du Christ au Père qui consiste en l'agapê ou en le recueil de la disposition du

¹⁰¹ Au b).

Père pour le Fils, et d'autre part notre agapê et notre garde de la disposition : *de même que... ainsi.*

Je relis le verset 9 : « *De même que le Père m'a aimé moi aussi je vous ai aimé, demeurez dans mon agapê – et ensuite, l'équivalent – Si vous gardez mes dispositions, vous demeurez dans mon agapê – cela nous le savons ; mais ensuite – de même que moi j'ai gardé les dispositions du Père – c'est-à-dire : j'ai accompli l'œuvre pour laquelle j'ai été envoyé – et je demeure dans son agapê.* »

Je précise que ce n'est pas : « je l'ai fait, faites-le », ce serait rester dans le champ du commandement ou de la loi, alors qu'il s'agit du dévoilement plénier en Christ de ce qui est dévoilement multiple dans les multiples. Entre les deux se trouvent à la fois de la distance et de l'identité.

● **Montée du Christ vers le Père, descente du Pneuma.**

C'est la question de la temporalité, et on peut se référer ici à ce que Jésus dit à Marie-Madeleine : « *Je ne suis pas encore monté vers le Père* » (Jn 20, 17). Or :

– Monter vers le Père est la même chose que prier le Père (« *Levant les yeux vers le ciel il dit "Père"* »), c'est cette question de vocation : « *Je vais vers le Père* »

– Et aller vers le Père, c'est venir vers nous : « *Il vous est bon que je m'en aille, sinon le pneuma ne vient pas* » (d'après Jn 16, 7), c'est-à-dire je ne viens pas dans ma dimension de Ressuscité, de pneuma. Autrement dit, qu'il s'en aille vers le Père instaure le mouvement par lequel le Père vient vers nous par le pneuma. Monter et descendre, c'est la même chose.

Ceci est ouvert de façon très énigmatique à la fin du chapitre 1^{er} où est évoquée l'échelle de Jacob, cette dimension verticale du ciel à la terre, échelle de Jacob qui est assimilée à Jésus, le Fils de l'homme, c'est-à-dire l'homme manifesté en plénitude, sur lequel les anges montent et descendent. Les anges (les messagers), ce sont les *logoi*, ce sont les dénominations, les noms, les messages et les messagers. Ils montent et descendent, ils montent d'autant plus qu'ils descendent et descendent d'autant plus qu'ils montent. Ce n'est pas tantôt et tantôt. On n'a pas en français de mot pour dire le mouvement vertical sans préciser si c'est monter ou descendre, il y a ça en allemand où c'est le même verbe avec un préverbe différent suivant qu'on monte ou qu'on descend.

C'est ici une question de point de vue, c'est-à-dire de point d'où voir, du point à partir de quoi on voit. Du point de vue de la plénitude tout est recueilli dans une certaine simultanéité, mais du point de vue de ce qui n'est pas cette unité, c'est-à-dire du point de vue des multiples, cela se fractionne, et aussi se fractionne selon le temps. Or il y a des points du multiple qui se tempèrent, par exemple les crépuscules du matin et du soir sont des points où le jour et la nuit se tempèrent, et il y a des points du multiple qui ne peuvent se tempérer et qui sont nécessairement successifs.

« Ce qui ne peut se tempérer l'éternité le temporise. »

Autrement dit, ça ouvre une nouvelle dimension d'espace qui est l'espace de la mémoire. Et qu'est-ce qui tient ensemble des contraires non compatibles simultanément ? C'est la mémoire. Et la mémoire est dans une matière infiniment plus fine et plus ténue que ce que nous appelons couramment matière.

La mémoire n'est du reste pas égale pour tous. Il y a un petit texte que Heidegger cite à la fin du *Principe de raison*, c'est une lettre de Mozart assez longue. Mozart raconte que quand il a écrit une symphonie, il peut en entendre simultanément par la mémoire tout le détail¹⁰², chose impossible puisque les sons s'effacent et se remplacent.

● Pleinement ressuscité et pas encore.

Ce que je cherchais à dire c'est que Jésus est pleinement ressuscité, et que cependant, aussitôt après la résurrection, il dit : « *Je ne suis pas encore monté vers le Père – c'est-à-dire que, d'un certain point de vue, la résurrection n'est pas accomplie pleinement tant que toute l'humanité n'est pas re-suscitée – mais va vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père – c'est la vocation dont nous parlions tout à l'heure – qui est désormais votre Père, mon Dieu, qui est désormais votre Dieu* » (Jn 20, 17). D'une certaine façon, la dimension de résurrection, elle est de toujours.

Des gnostiques du II^e siècle disaient : « Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord puis qu'il est ressuscité sont dans l'erreur, car il est ressuscité d'abord, et il est mort. Si quelqu'un n'acquiert pas d'abord la résurrection il ne mourra pas » (Évangile de Philippe, sentence 21).

En effet, la dimension essentielle du Christ, c'est son mode de mourir dans la dimension de résurrection, c'est sa dimension de Fils de l'homme, c'est-à-dire la manifestation de « *Faisons l'homme à notre image* » qui signifie « Faisons le Christ ressuscité ». C'est Adam de Gn 1, pas de Gn 2-3.

2) Verset 11. Le thème de la joie.

« ¹¹*Je vous ai dit ces choses pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleinement accomplie.* » On a ici le thème de la joie.

En Jn 14, 15-16 nous avons déterminé quatre thèmes fondamentaux qui régissent les chapitres 14-16, et le thème de la joie est plutôt la tonalité affective qui accompagne l'ensemble.

La joie gère le trouble initial dont parle Jésus : « *Que votre cœur ne se trouble pas* » (Jn 14, 1), elle est mentionnée à la fin du chapitre 14, elle est dite ici en passant, et elle sera traitée en Jn 16,16-22.

3) Verset 12-14. L'agapê. Est-ce un commandement ?

« ¹²*C'est ceci ma disposition, que vous ayez agapê les uns pour les autres selon que je vous ai aimés.* L'agapê est donc une disposition (*entolê*) et il faut refuser de parler de commandement. La parole de Dieu n'est pas une parole qui dit : « tu dois », c'est une parole qui donne que je fasse. Le don est l'essence de l'espace de l'Évangile, espace qui n'est ni un

¹⁰² « Même s'il s'agit d'un long morceau [...] je l'embrasse tout entier d'un seul coup d'œil dans mon esprit, pas comme cela vient quand c'est joué, [c'est-à-dire] dans l'ordre de la succession. Au contraire j'entends pour ainsi dire à égalité tout ensemble en imagination. » (Mozart cité par Heidegger dans le *Principe de raison*)

espace de prise violente, ni un espace de droit et de devoir¹⁰³. Or le mot de commandement s'entend chez nous dans un espace de droit ou de devoir. Le mot disposition est à entendre comme la donation de notre avoir-à-être, comme ce qui détermine notre être. L'agapê est donc la détermination fondamentale de l'avoir-à-être de l'homme.

Lors de la lecture des versets 9-10 j'ai déjà précisé que ce n'est pas : « je l'ai fait, faites-le », ce qui serait rester dans le champ du commandement ou de la loi, alors que le dévoilement plénier en Christ est tout simplement le dévoilement multiple dans les multiples avec une certaine distance.

Le « *selon que je vous ai aimés* » est commenté : « ¹³**Personne n'a plus grande agapê que de poser sa psychê pour ses amis.** » L'agapê c'est se déposer, verbe qui remplace souvent le verbe "donner" chez Jean.

« *Pour ses amis* » : ici nous passons du thème du disciple au thème de l'ami. Jésus parle de façon identique d'agapê et d'amis (*philoï*) deux mots de racines différentes, c'est pourquoi je ne crois pas qu'il y ait de différence décisive de sens entre *phileïn* et *agapân*.

« ¹⁴**Vous êtes mes amis si vous faites ce pour quoi je vous ai disposés.** » Un verset comme celui-ci nous interdit d'employer le mot de précepte ou de commandement pour le mot *entolê* que je traduis toujours par disposition. Car la question ici est de « *faire les choses que j'ai disposées pour vous* ». Ce n'est pas : « tu dois faire », mais : « il t'est donné d'avoir à faire et en plus il t'est donné de faire ». En effet le don ne fait pas qu'ouvrir un possible, mais il est le don de l'effectivement faire qui est la seule liberté et qui n'a rien à voir avec notre idée de liberté. Ce que nous avons dans l'esprit à propos de liberté ne tient pas une seconde à l'examen, puisqu'on est d'autant plus libre que cela est donné, qu'il nous est donné de faire. « *Le Dieu donne le vouloir et le faire* » (Ph 2, 13).

4) Versets 16-17. Le passage de serviteur à ami.

J'ai dit tout à l'heure qu'on verrait le thème du disciple sans que le mot soit prononcé, mais en étant prononcé d'une autre manière.

« ¹⁵**Je ne vous appelle plus serviteurs** – en effet, il est de la tâche traditionnelle du disciple, donc du talmid par rapport au rabbi, d'être à son service. Le disciple est traditionnellement celui qui écoute, qui accompagne et aussi celui qui sert le maître. Or : "*Je ne vous appelle plus serviteurs...*", voici que quelque chose de la notion même de disciple se précise – ***puisque le serviteur ne sait pas ce que fait son maître*** ». La différence entre le serviteur et l'ami est que le maître donne ordre au serviteur de faire et il fait, tandis qu'à l'ami, on donne disposition.

« ***Je vous ai appelés amis parce que tout ce que j'ai entendu auprès du Père, je vous l'ai fait connaître*** ». La donation des dispositions (des paroles) est la donation de lui-même, puisqu'il est l'accomplissement même de la disposition dans sa totalité. Donner, dans l'Évangile, c'est ultimement se donner.

¹⁰³ Le fait que c'est le don et pas la violence, la loi ou le devoir est traité au II 1 du chapitre VIII à propos de Jean10. Voir aussi [Comment entendre le mot "commandement" dans le NT ? Exemples chez saint Jean.](#)

Ne rêvons pas : se donner est proprement christique, au sens où il l'explique : « *J'ai capacité de poser ma psychê et capacité de la recevoir en retour* » (d'après Jn 10, 18). C'est une donation de l'ordre de la respiration, c'est une perte qui est de l'ordre de ce qui procure la capacité même de recevoir, car si j'étais plein je ne pourrais pas recevoir à nouveau. Ce n'est donc pas le romantisme du don ! Pas du tout !

Donner est, dans son essence, se donner. Se donner, c'est se recevoir. Et je ne peux me garder qu'à la mesure où je me perds, où je me donne, autre thème évangélique.

L'intérêt de ce que nous faisons ici est que des mots assez bizarres, étranges, incroyables, dispersés, se rassemblent tout d'un coup dans une unité d'une extrême simplicité. Nous apercevons cette dimension, progressivement !

« ¹⁶*Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis* – je dis souvent que le premier mode de connaître, c'est d'être connu et de n'en savoir rien, la même chose étant vraie à propos du verbe aimer, et c'est ce qui est dit ici à propos du verbe choisir – *et je vous ai placés pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure* – l'expression "porter du fruit" nous ramène à la parabole de la vigne, il faut voir les accrochages – *en sorte que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera*. – Voilà à nouveau un petit rappel de la prière parce que nous ne pouvons rien faire que cela ne nous soit donné ; et si c'est donné, ça se demande – ¹⁷*Ce que j'ai disposé pour vous, c'est de vous aimer les uns les autres.* »

5) Le thème du pneuma (Jn 15, 26sq).

Laissons de côté le passage suivant (v. 18-25) qui traite de la situation de persécution dans laquelle se trouvent les disciples quand ce texte est écrit, persécution mise en rapport avec la persécution que le Christ a subie. Prenons le verset 26.

« ²⁶*Quand viendra le paraclét que je vous enverrai d'auprès du Père, le pneuma de la vérité qui procède du Père...* » Donc le quatrième thème, celui du pneuma, intervient deux fois dans le chapitre 14, une seule fois ici dans le chapitre 15, et deux fois à nouveau dans le chapitre 16.

Nous avons quelque peu avancé dans l'intelligence de la question du *Je*.

Chapitre VIII

Le Je christique et les dispersés

Illustration en Jn 10 : le bon berger et les brebis

I – Le thème des dispersés-démembrés en saint Jean

a) Jn 16, 32-33. Le thème de l'un et des multiples dispersés.

J'avais annoncé qu'un thème que nous avons souvent effleuré serait pris aujourd'hui comme point de départ de nos lectures et de nos réflexions : le thème des enfants de Dieu dispersés ou démembrés ou déchirés (les *dieskorpisména*). C'est le troisième des thèmes que nous avons retenus¹⁰⁴ pour méditer cette question de *je, tu, il, ils, nous* des évangélistes.

• Jn 16, 32-33.

En lisant le chapitre 15 la dernière fois, nous avons dit que les chapitres 14 à 16 constituaient un tout du discours de Jésus avant son arrestation, avant sa mort. Je vais retenir ici ce qui en fait la fin pour en faire le début de notre recherche.

« Voici que vient l'heure, et elle est définitivement venue, que vous serez dispersés chacun vers votre propre et vous me laisserez seul. Et je ne suis pas seul puisque le Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses pour que, en moi, vous ayez la paix » (Jn 16, 32-33).

Le mot qui me pousse à lire ce verset est le mot *skorpisthété* : « *vous serez dispersés (démembrés) chacun vers son propre, et vous me laisserez seul* ».

- Il faut dire d'abord que le "propre" ici est le mauvais propre. En général, *to idion* (le propre) chez Jean, dit quelque chose de positif.
- Et le *monos*, ici : « *vous me laisserez seul* », est le mauvais *monos*, c'est-à-dire : vous m'abandonnez à la solitude. Ce n'est pas le *monos* du *Monogénês*. Il faut nous habituer à entendre les mots fondamentaux chez Jean à chaque fois dans leur bon registre. Nous avons déjà remarqué un usage négatif du mot *monos* : « *Si le grain tombé en terre ne meurt, il reste seul (à sa solitude)* » (Jn 12, 24).

Le mauvais pluriel, ici la multiplicité des propres, est la même chose que le déchirement. Je n'ai pas encore trouvé le bon mot pour dire ce *dieskorpisména*, parce qu'en français dispersion qui vient de *dispergere* (répandre ça et là) n'est pas négatif, c'est même un mot qui vaudrait pour un autre mot très positif qui est diaspora. Le verbe *skorpizeîn* employé ici a même racine que notre mot *scorpion* et *skorpio* désignait, pense-t-on, un instrument de torture qui démembrait, déchirait les chairs ; c'est du moins ce qu'on peut lire dans le Chantaine, le dictionnaire étymologique du grec.

¹⁰⁴ J-M Martin se réfère ici à ce qu'il a dit au I a) du chapitre VI.

Comme nous sommes ici dans une problématique où il est question à la fois de l'unité et du multiple, le démembrement dont parle saint Jean est à penser par exemple comme le démembrement d'un troupeau de brebis où le démembrement de l'unité du troupeau serait en même temps le déchirement de chacune des brebis, car cela va ensemble.

b) Penser l'unité de l'humanité à partir du Je christique, Fils de l'Homme.

Nous sommes toujours dans cette tentative d'entendre l'unité de l'humanité (de l'homme) autrement que sur le mode d'une addition de "je" ou sur le mode d'une abstraction qui en dit l'essence au sens classique du terme.

Nous avons essayé de penser l'unité de l'humanité dans le "Je christique", et ce qui est en question ici est la nomination de *Fils de l'homme*. Jésus est *Fils de l'homme*, c'est l'une de ses dénominations, c'est-à-dire qu'il est la manifestation de l'Homme, de l'homme dans sa dimension de résurrection, qui est en même temps, je le dis par avance, une dimension de réconciliation des dispersés.

Ceci constitue un point qui ferait la jonction entre deux zones :

- la zone des « *Je suis* »¹⁰⁵, des multiples, qui est une zone éminemment verbale, puisque le Logos est une de ces premières dénominations, et pour nous, dans le commun, c'est la zone de la langue, du langage, qui est plus réelle que ce que nous appelons le réel ;
- au-dessus de cette zone il y a ce que nous avons étudié comme rapport de ce *Je* de Résurrection – qui n'est pas à penser sur le mode de nos "je" usuels – et du "Tu" adressé au Père. Je rappelle que nous avons dit que le "tu" précède le "je", en ce sens que c'est d'entendre "tu" qui donne que je sois "je" et que je dise "je".

Nous avons ici simultanément la question très difficile du rapport entre "Je" et "Tu", et puis la question des dénominations de ce "Je".

• Le rapport "je" / "tu" et le rapport singulier / pluriel.

Les dénominations sont des termes abstraits. "Je" et "tu", comme nous disons, c'est toujours singulier. Mais comment pensons-nous le singulier ? Dès l'instant où je dis : "*le je*" et "*le tu*", voici que je tends à rabattre "je" et "tu" sur la zone des "je".

Du point de vue de l'histoire de la pensée occidentale, c'est tout à fait capital : nous nageons dans l'ignorance de cette situation, mais cette ignorance n'est pas n'importe quelle ignorance, du fait que nous héritons d'un certain nombre de données sur ce sujet qui rendent probablement difficile l'accès à la question qui nous préoccupe tout au long de cette année.

En fait nous avons la première dyade : "je" et "tu", et le multiple "Je" qui a précisément à voir avec la dimension du pneuma, puisque l'ensemble des « *Je suis* »¹⁰⁶ constitue le

¹⁰⁵ Tout ce que dit ici J-M Martin est à entendre en référence à ce qu'il présente comme le Plérôme des valentiniens qui contient les multiples dénominations du Christ (Monogène, Logos, Homme...) dont certaines sont celles des « *Je suis* » : « *Je suis la vérité* », « *Je suis la vie* »... Voir le I du chapitre V ou les messages du tag [gnose valentinienne](#).

¹⁰⁶ Voir note précédente.

Plérôme, c'est-à-dire la plénitude ; or pneuma et plénitude c'est la même chose. Puis nous avons nativement l'expérience de cette zone qui est celle du singulier et des multiples.

• Le multiple du déchirement et le multiple de la réconciliation.

Le multiple, nous le vivons dans le déchirement. Et justement, la dénomination de *fils de l'Homme*¹⁰⁷, cette manifestation de l'Homme, a pour caractéristique d'ouvrir la question d'un singulier et d'un pluriel : les multiples. Et nous trouvons ici ce que nous avons aperçu comme premier mode d'être pluriel dans la figure de la fratrie¹⁰⁸ : Abel, Caïn, le meurtre, la jalousie, la rivalité, etc. Et c'est cela que nous connaissons. Nous disons "je" non pas du tout d'une façon neutre, mais dans le champ de cette donnée.

Nous sommes nativement dispersés et ceci n'est pas de l'éthique. Ce serait de l'éthique si, par exemple, je supposais qu'il y eût ontologiquement un pluriel des hommes qui soit non qualifié en bien ou en mal, et que j'aie une autre zone de réflexion : comment les hommes, dans leur pluralité, peuvent-ils faire pour être bien ensemble ? Telle est la façon dont la question de de l'être est traitée en ontologie, et c'est ce que nous faisons implicitement à la suite de notre grammaire : un pluriel, ce n'est ni bon ni mauvais, c'est un pluriel, et ensuite seulement nous nous posons la question d'un bon pluriel... Cela ne peut avoir lieu que dans une culture qui promeut d'abord une ontologie, une philosophie première, et enfin une éthique. Et la solution n'est pas de renverser cela et de mettre l'éthique en haut, car la problématique reste la même. La solution est d'essayer de penser en deçà d'une distinction entre ontologie et éthique.

Si bien que dans nos textes il n'y aura que deux modes d'être pluriel : le mode de l'exclusion (ou du meurtre) et le mode de la réconciliation. Il n'y a pas de mode neutre.

• Quelques lieux johanniques qui traitent du démembrement.

Je reprends notre texte. Le surgissement de ce verbe : « *vous serez démembrés (skorpisthété)* » (Jn 16, 32)... n'est pas une invention proprement johannique. En effet, nous trouvons exactement ce qui est dit ici chez Matthieu, chez Marc.

À titre d'exemple : « *Jésus leur dit : "Tous, vous serez scandalisés à cause de moi dans cette nuit. Il est écrit : "Je frapperai le berger et les brebis du troupeau seront dispersées (diaskorpisthêsontai)"* » (Mc 14, 27). Nous avons ici *skorpizeîn*, ce verbe du démembrement. C'est d'ailleurs une citation du prophète Zacharie. Donc Jean, au terme du chapitre 16, énonce la même idée.

Cette idée sera chez lui ressaisie et retraitée dans des lieux majeurs. D'abord au chapitre 10, à propos du berger où nous retrouvons le verbe *skorpizeîn*. Et c'est surtout à la fin du chapitre 11 après la Résurrection de Lazare, dans le conseil que donne Caïphe quand il voit que tout le monde s'en va suivre Jésus : « *Vous n'y connaissez rien, ⁵⁰ne calculez-vous pas qu'il vous est bon qu'un seul homme meure pour le peuple et que toute la nation ne soit pas détruite* – dans "*un seul homme*" c'est *monos* dans le bon sens, mais Caïphe ne le sait pas. Et Jean traduit un peu plus loin – ⁵²*mais non pour la nation seulement, mais pour que les*

¹⁰⁷ Voir l'avant dernière note. Dans le Plérôme il y a la dénomination "Homme" qui correspond donc au titre de "fils de l'Homme".

¹⁰⁸ Cf. [Péché, mort, meurtre, fratrie en saint Jean. Penser en termes d'archétypes.](#)

enfants de Dieu les dieskorpisména soient rassemblés (sunagagê) pour être un », l'unité apparaît à ce moment-là.

Par parenthèse, le verbe *sunageîn* (rassembler) est un mot que nous avons rencontré au chapitre 15, mais qui justement était pris en mauvaise part dans la parabole de la vigne : rassembler les sarments morts pour les jeter dans le feu et qu'ils brûlent. Je reviens ici sur la nécessité d'apprécier dans quelle tonalité, dans quel sens, positif ou négatif, tel ou tel mot de Jean est employé.

c) Retour à Jn 16, 32.

La proclamation qui ouvre le verset 32 du chapitre 16 est tout à fait décisive : « *Voici que l'heure vient* – venir est un trait de l'heure, et venir en étant toujours déjà venu est précisément un trait décisif de cette heure – *et elle est venue* – c'est un parfait, en grec, qui indique donc un état définitivement venu – *où vous serez démembrés, chacun vers son propre* – son mauvais propre – *et vous me laisserez seul* – mais c'est une solitude qui ne dit pas la vérité du Christ, car il ajoute – *et je ne suis pas seul puisque le Père est avec moi* ». Autrement dit le *monos* du Monogénês ne peut pas être pensé sur le mode de notre *monos* solitaire.

Et ceci nous fait revenir au rapport de "je" et "tu". Que la première dyade soit précisément en langage de "je" et "tu", nous avons dit que cela fondait ultimement l'invocation, donc la prière, comme essence de toute parole. En outre nous retrouvons également dans le grand chapitre 17, chapitre de la prière, cette idée que l'unité des pluriels a à voir avec leur mode de se dire "tu", puisque « *Qu'ils soient un comme (le Père et moi) nous (sommes un)* » (Jn 17, 11).

II – Extraits de Jn 10, le chapitre du bon berger

Je disais que ceci nous invite au **chapitre 10**, chapitre du *bon pasteur* comme on dit, du *beau berger*. C'est un long chapitre, nous en prenons connaissance de façon un peu glosée. Ce chapitre comporte trois moments.

1) Grandes lignes des versets 1-18.

• Versets 1-10 : « Je suis la porte » ; distinction d'avec le voleur.

Il y a le premier moment que nous ne lirons pas aujourd'hui. C'est le moment où Jésus dit : « *je suis la porte de la bergerie* », et en cela il se distingue du voleur qui n'entre pas par la porte. Il dira ensuite « *je suis le pasteur* ».

Voilà une série d'affirmations un peu hiéroglyphiques qui, pour notre imaginaire, ne nous laissent pas paisibles dans notre façon d'entendre. En réalité, il faut méditer comment ces mots ne sont pas à entendre au niveau premier de l'imaginaire dans leur impossibilité, leur contradiction, mais au niveau, à chaque fois, de leur intelligibilité.

La porte est ce par quoi on est introduit, et j'avais dit, lorsque nous avons étudié le thème majeur de la maison (*oïkos*), que la porte était aussi, dans des cultures anciennes, le nom de la demeure, par exemple la Sublime Porte, parce qu'une maison est essentiellement caractérisée par le pouvoir d'y entrer et le pouvoir d'en sortir. Une maison n'est pas un emboîtement ou une prison. La porte est le nom même de la maison en ce que la maison désigne la liberté. Elles entrent et elles sortent, c'est ce qui est dit dans notre chapitre 10 à propos des brebis.

● **Versets 11-18. « Je suis le bon berger » ; distinction d'avec le salarié.**

Le deuxième moment est celui où Jésus dit : « *Je suis le bon berger* ». Dans le premier moment nous avons une situation d'invasion ou de brigandage, c'est-à-dire d'investissement indu de la demeure. Ici le berger sera opposé non plus au violent mais au mercenaire, au salarié. Le bon berger se distingue du mercenaire et du salarié, de la même manière que l'essentiel de la foi chrétienne, en tant que don, se distingue de la violence, du complexe droit et devoir, du salaire, de l'échange juste. Nous avons rencontré ce thème à bien des reprises. Il est essentiel chez Paul où il se trouve sous d'autres dénominations.

2) Versets 11-18 : lecture commentée de ce deuxième moment.

« ¹¹Je suis le bon berger: le bon berger se dessaisit de sa vie pour ses brebis. ¹²Le mercenaire, qui n'est pas vraiment un berger et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit-il venir le loup, il abandonne les brebis et prend la fuite; et le loup s'en empare et les disperse. ¹³C'est qu'il est mercenaire et que peu lui importent les brebis. ¹⁴Je suis le bon berger, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, ¹⁵comme mon Père me connaît et que je connais mon Père; et je me dessaisis de ma vie pour les brebis. ¹⁶J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos et celles-là aussi, il faut que je les mène; elles écouteront ma voix et il y aura un seul troupeau et un seul berger. ¹⁷Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre ensuite. ¹⁸Personne ne me l'enlève mais je m'en dessaisis de moi-même; j'ai le pouvoir de m'en dessaisir et j'ai le pouvoir de la reprendre: tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père». (TOB)

● **Verset 11. Le thème du don.**

« ¹¹*Je suis le bon berger ; le bon berger* se caractérise en ce qu'il *pose sa psychê pour les brebis* ». "Poser sa psychê" est une expression que nous avons déjà rencontrée. On traduit en général par "donner sa vie", mais il faut éviter le mot de vie, car le terme employé ici n'est pas *zoê* qui désigne chez Jean la vie éternelle. Éventuellement on peut dire "donner son être". "Poser sa psychê" c'est se donner soi-même pour les brebis. Nous avons ici le thème du don : se déposer (*tithêmi*) est un verbe basique chez Jean.

Ce thème-là ouvrirait sur la dimension paradoxale qui fait que le bon berger est celui qui est appelé par le Baptiste : *l'agneau de Dieu*. Normalement, ce sont les brebis qui donnent leur vie et permettent au berger de vivre. Ici, c'est le berger qui donne que vivent les brebis.

Là encore vous avez peut-être l'impression d'une espèce d'incohérence imaginaire. Dans les "Je suis", vous aviez la porte et le berger, et maintenant c'est l'agneau ! Mais tout cela est signifiant. Il faut peut-être éprouver cette gêne, parce qu'elle relève de notre mode de cohérence, même dans le domaine de l'imaginaire. C'est ce qui nous rend quasi impossible la lecture de l'Apocalypse parce que c'est une écriture quasi "hiéroglyphique". Mais nous ne sommes pas du tout habitués à cela car pour nous les métaphores ne se tiennent pas en cohérence. Or, si je vais en profondeur dans chacune (porte, berger...), c'est là que je trouve la véritable cohérence du texte.

● Parenthèse : agneau de Dieu et Fils.

Dans « *Voici l'agneau de Dieu* » nous avons une des dénominations du Christ, et je rappelle qu'elle est la même que « *Tu es mon fils* ». En effet dans la scène inaugurale de l'Évangile, qui contient tout l'Évangile, le ciel s'ouvre à la terre et ils se parlent. Or la voix du ciel dit : « *Celui-ci est mon fils que j'aime* », et le Baptiste, qui est la voix de la terre comme il l'affirme en Jn 3, 31 dit en écho : « *Voici l'agneau de Dieu qui lève le péché du monde* ». Pour nous, aucun rapport entre ces deux choses, à première écoute. Or cela doit avoir rapport pour Jean, parce que toute vérité se tient dans le témoignage de deux, à condition que les deux disent le même. Ceci est de la structure même de la vérité chez Jean, c'est une citation du Deutéronome¹⁰⁹ (« *dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est vrai* » Jn 8, 17) reprise par Jean comme fondement même de l'idée de vérité.

Une question est alors ouverte : quel rapport entre « *Tu es mon fils* » et « *Celui-ci est l'agneau de Dieu qui lève le péché du monde* » ? Ils disent la même chose parce qu'il est le Fils en tant précisément qu'il est l'unité unifiante qui lève le meurtre, c'est-à-dire qui invertit le sens de la symbolique du sang – puisque le meurtre est essentiellement le sang répandu par violence – et dont le sens est inversé par la libre donation.

Vous avez ici tout un réseau de consonances symboliques que j'énonce de façon rapide, sommaire. Par ailleurs, on pourrait montrer, on l'a déjà tenté il y a quelques années, de voir le rapport qui existe entre Fils et levée du péché¹¹⁰. Il est évident que, chez Jean, cela dit la même chose. Mais pour nous, il peut se passer des années avant que cela dise la même chose, ce qui ne nous empêche pas de repérer que, pour lui, ça se passe comme ça. Et je pense que déjà on peut faire un peu plus...

Donc tout ceci à propos de : « *Il dépose son être pour ses brebis* ».

● Verset 12. Différence entre salarié et bon berger.

« ¹²*Le salarié, qui n'est pas le berger et dont les brebis ne sont pas les propres* – ce sont les propres du bon berger, et "propres" ici est pris dans un sens positif – *le salarié voit le loup venir* – là, nous allons avoir une scène de carnage, c'est-à-dire de démembrement, de déchirement à la fois des éléments du troupeau qui s'enfuient chacun là où les conduit leur peur propre, et de déchirement aussi à l'intérieur d'eux-mêmes – *et il laisse seules (aphiêsin) les brebis* – c'est le même verbe que le *laisser seul* vu en Jn 16, 32, mais inversé quant au rôle de chacun – *et fuit, et le loup les saisit (harpazei) et les déchire (skorpizeï)* –

¹⁰⁹ Dt 17, 6 et 19, 15.

¹¹⁰ Par exemple J-M Martin confirme cela par la lecture de 1 Jn 2, 12-14. « Lever les péchés » / « être fils » (le II 3) a) de [Prologue de Jean. Chapitre V : Le Baptême de Jésus et la figure du Baptiste](#)

On connaît le deuxième verbe, le premier est aussi très intéressant : *harpazeïn*, c'est saisir avec violence. C'est un mot qui existe une seule fois sous forme de substantif chez Paul, *harpagmon* (la proie) : « *Il n'a pas jugé prenable (harpagmon) d'être égal à Dieu* » (Ph 2, 6). Ce n'est pas prenable puisque c'est de l'ordre de la donation : il ne prend pas, donc il se vide de cela. Et c'est parce qu'il se vide qu'il peut être empli : « *C'est pourquoi Dieu lui a donné le nom...* » (Ph 2, 9), le "Je secret". Tout le monde connaît ce texte.

... *Parce qu'il (ce berger) est salarié et n'a pas le souci (mélei) de ses brebis.* » Le souci des brebis est un thème qui nous ouvrirait vers d'autres thèmes que nous avons déjà recensés, en particulier, le thème des mains : « *Le Père lui a donné la totalité dans les mains* » (Jn 13, 3), les mains soigneuses, des mains du soin, du souci, de la cure. Et « *il n'en a perdu aucun* » (d'après Jn 18, 9). Il y a au moins six références à ce thème, sans compter le « *selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement de toute chair* », c'est-à-dire de "la totalité de l'humanité", qui se trouve au début du chapitre 17, et qui est une variante dans la formulation de la même thématique.

● Le Je christique et le thème du soin.

Je rappelle ici un point que nous avons aperçu également, mais que nous n'avions pas illustré : le Je christique n'a pas de sens dans l'imaginaire d'un individu. Le Je christique n'a le sens que d'un "je" référé au "tu", c'est-à-dire de la relation au Père, mais aussi du soin de la totalité des multiples, ces deux choses sont constamment liées pour désigner Jésus. Je pourrais donner dix exemples, et entre autres, au début du chapitre 17 : « *Père, glorifie le Fils, ce qui est que le Fils te glorifie* – donc la mutuelle glorification qui est une présentification – *selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement de la totalité de l'humanité* ».

De même, au début du chapitre 18 qui suit, on vient arrêter Jésus. Comme ils s'approchent il leur demande : « *Qui cherchez-vous ?* »¹¹¹, et ils répliquent : « *Jésus de Nazareth* ». Il leur dit : « *Égô eimi* », qui a double sens chez Jean : « C'est moi » et « Je suis » qui est le nom même de Dieu, YHWH¹¹². On a donc ici une théophanie de Jésus. En effet, ils reculent et tombent à terre. « *Égô eimi* » a donc une validité de manifestation de son être qui l'identifie à ce qu'est Dieu. « *De nouveau (palin) donc il les questionna : "Qui cherchez-vous ?" Ils dirent : "Jésus de Nazareth". Jésus répondit – nous avons vu qu'à la première question, la réponse était son identification avec le Père, et ici il répond : "Je vous ai dit que c'est moi. Si donc vous me cherchez, laissez ceux-ci aller". En sorte que fût accomplie la parole qu'il avait dite : "de ceux que tu m'as donnés, je n'en ai perdu aucun" ».* Nous avons donc à la fois, dans la même scène, l'être identifié au Père et l'être soucieux de ceux que le Père lui a remis entre les mains.

Et nous avons au verset 7 un trait d'écriture propre à Jean : quand Jean dit « *de nouveau (palin)* », il s'agit d'une seconde interprétation d'une même donnée. De même quand Jean dit : *le lendemain*, il s'agit d'une reprise qui a un rapport intime avec la scène du jour.

¹¹¹ Quand on étudie le thème de la recherche, on voit que « *Jésus de Nazareth* » est la mauvaise réponse à « *Qui cherchez-vous ?* » Cf. dans [JEAN 18-19. La Passion. Introduction de la session et chapitre I : Jean 18, 1-11, l'arrestation](#) § "Verset 4b-5a : la question initiatique et la mauvaise réponse".

¹¹² C'est le nom révélé à Moïse au buisson ardent (Ex 3, 14). Cf [Les "Je suis" chez saint Jean : le "Je suis" comme Nom de Dieu \(Jn 18, 5\); les "Je suis" avec attributs \(vie, lumière...\)](#).

● **Versets 14-15a. Le thème du connaître.**

« ¹⁴ *Je suis le bon berger et je connais les miens et les miens me connaissent* – *ta éma* (les miens) au neutre c'est la même chose que "les propres". Nous sommes les propres du Père, mais le Père nous a donnés au Christ en lui donnant d'être l'accomplissement de notre être. Il est l'accomplissement (*exousia*) de notre être. La caractéristique première, ici, est donnée par le verbe connaître, et un connaître réciproque.

C'est là une autre chose qui me préoccupe en ce moment : l'appartenance à la région du connaître est plus décisive et plus importante que la différence entre être connu et connaître. Autrement dit l'être connu est ce qui me donne déjà, d'une certaine manière, de connaître. Bien sûr ce n'est pas connaître au sens psychologique du terme, pas au sens de la conscience. Par exemple saint Jean dit dans sa première lettre : « *À ceci nous connaissons que nous l'avons connu...* » (1 Jn 2, 3). Il faut donc connaître qu'on connaît ! Le premier mode de connaître, c'est d'être connu que nous le sachions ou non, et c'est ça notre première appartenance à la zone du connaître.

Donc nous appartenons à la zone du connaître, et l'être connu est le pré-sentiment du connaître. Par exemple entendre "tu" donne que je dise "je" : « *Tu es mon fils* » donne que je puisse dire « *Père* ». Pour autant il ne s'agit pas d'un ordre chronologique successif, mais très précisément du rapport structurel dans lequel ces mots qui disent des questions essentielles demandent à être pensés.

... ¹⁵ *selon que le Père me connaît, moi aussi je connais le Père.* – Ce n'est pas seulement *de même que... de même*. L'ordre est bon. J'entends que je suis connu et, pour autant, je connais. L'articulation de l'actif et du passif, comme on dit dans nos langues, a ici une importance, mais une importance seconde à l'intérieur de ce qui est premier, et qui est, non pas la fonction syntaxique du mot, mais l'appartenance sémantique au connaître. La chose essentielle dans l'Évangile est d'entendre quelque chose, articulé ou non en mots, qui soit l'égal de : « je t'ai connu ». Mon connaître c'est d'être connu, et l'être connu est le moment retenu de l'avoir à connaître, le moment retenu du connaître, retenu à l'eschatologie. Nous reverrons cela à propos du verset 27, au début du troisième moment.

.. *Et je pose mon être pour les brebis.* » Nouvelle occurrence de ce thème apparu au verset 11 et qui revient ensuite comme thème principal des versets 17-18.

● **Versets 15b-16. Le thème du rassemblement.**

« ¹⁶ *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie et il me faut les rassembler* (*agageïn*) – à nouveau ce terme, *agageïn*, qui se trouvait dans la prophétie de Caïphe au chapitre 11 : « ⁵² *pour que les enfants de Dieu, les dispersés, soient rassemblés* (*synagagê*) *pour être un.* »

... *Elles entendront ma voix et elles deviendront un seul troupeau, un seul berger.* » Entendre est décisif dans tout ce chapitre. Nous savons que c'est le mot initial : entendre et entendre la voix. La voix (*phonê*) est autre chose sans doute que *logos* ou *rhêma*, c'est-à-dire les différentes façons de dire la parole. Néanmoins, il ne faut pas penser que la voix soit quelque chose d'inférieur par rapport au *logos*, comme c'est le cas dans notre langue où le *logos* dit la chose intelligible et la voix dit le support sensible. Cette répartition est post-

platonicienne : il y a la région du sensible et la région de l'intelligible. Cela se trouve chez les Pères de l'Église parce qu'ils sont dépendants de l'écoute médio-platonicienne.

Pour méditer la signification de la voix, il faudrait méditer l'expression, fréquente chez les auteurs du II^e siècle, qui est : *ekphonêsis tou onomatos* (l'énonciation du nom). L'*ekphonêsis* est en même temps la multiplication en éléments de l'unité du nom indicible. Les différentes dénominations du *je* sont des lieux de cette *ekphonêsis tou onomatos*¹¹³.

● **Versets 17-18a. La psychê donnée d'avance.**

« ¹⁷*C'est pourquoi le Père m'aime, pour cela que je pose ma psychê en sorte qu'en retour (palin) je la reçoive* – on a ici *palin* “à nouveau”, c'est-à-dire que s'abandonner est la condition même, ou l'autre face, ou l'avvers, le revers de se recevoir : mon être (ma psychê) est de me recevoir du Père.

¹⁸*Personne ne me la lève (ne me l'enlève) mais c'est moi qui la dépose de moi-même.* – Donc c'est une donation et non pas une prise violente. Nous avons médité cela. Jésus dit : « *personne ne prend ma psychê* ». Or, si : on la lui prend. Mais c'est une méprise, parce qu'elle est donnée d'avance, donc elle n'est plus prenable. Et que ce soit une méprise est attesté par le fait de la résurrection, le fait qu'elle n'est pas véritablement prise. Ce n'est pas une mort pour la mort. Nous trouvons ici des échos multiples de choses déjà dites, mais qui prennent une coloration dans un chemin déterminé, qui est celui de notre lecture d'aujourd'hui.

► Ce verset reste pour moi assez inaudible...

J-M M : Tout se joue en ceci : « *Ma psychê (mon être) personne ne l'enlève, je la dépose de moi-même* », c'est-à-dire que le don se trouve au lieu du meurtre (car le Christ est mis à mort), mais le meurtre se trouve retourné parce que le sang ainsi donné devient imprenable, imprenable puisque donné. Le berger donne sa vie pour ses brebis alors que normalement ce sont les brebis qui nourrissent le berger ; et c'est à ce moment-là qu'il y a la notion de retournement, c'est-à-dire de ce qui rend caduc le meurtre constitutif de notre natif, de l'ancien monde, de nous qui sommes nativement sur la figure du fratricide, sous la figure de Caïn et Abel. Et ce qui est en question ici c'est la mort du Christ dans sa qualité de résurrection, c'est-à-dire que ce qui franchit la mort franchit aussi le meurtre car la première figure de la mort est un meurtre et même un fratricide.

● **Versets 18b. Le mandat du Christ.**

J'ai pouvoir de la déposer et pouvoir de la recevoir à nouveau – “j'ai” : lui a cette capacité. Pourquoi ? Le texte le dit – *J'ai reçu cette disposition d'auprès de mon Père.* »

Le Père m'aime parce que je fais sa disposition. On trouve cela en Jn 14, 15-17 dans le quadruple thème qui fait l'unité des chapitres 14 à 16 :

*Si vous m'aimez,
vous garderez mes dispositions
et je prierai le Père
et il vous donnera un autre paraclet, le pneuma... »*

¹¹³ Cf. chapitre V, en particulier le § 2) du I.

C'est là qu'on a les quatre noms de la présence : agapê, garde de la parole (ou des dispositions), prière, don du pneuma¹¹⁴.

► Moi je n'ai pas le mot "disposition" dans ma traduction.

J-M M : Le mot *entolê* que je traduis par "disposition" est traduit d'habitude par "commandement", mais ce terme n'est pas pertinent ici¹¹⁵. La disposition est ce qui est donné *de faire* alors que le commandement est ce qui est donné *à faire*.

« *J'ai reçu cette disposition d'après de mon Père* » : « c'est le Père qui me donne comme vocation et fonction insigne de poser et déposer ma psychê pour autrui. » En cela le Christ n'est pas imitable au sens plein du terme, et ceci ne doit pas s'entendre psychologiquement.

Nous avons la structure de base ici : le fait que la résurrection n'est pas quelque chose qui arrive à Jésus après coup : « Il a été bien docile, il a accepté la mort, alors en récompense, je vais le ressusciter ». Pas du tout, la résurrection est contenue dans son mode de mourir.

L'acquiescement à la mort est déjà la liberté de la résurrection. Sa mort est donc une mort pour la vie et non pas une mort de servitude. Son mode de mourir n'est pas notre mode usuel de mourir. Nous pouvons tenter d'acquiescer – pour autant que cela nous est possible – à la mort ; c'est une chose très difficile, toujours un peu incertaine. La possibilité d'acquiescer à notre propre mort n'est pas entièrement dans notre main. Cependant on peut aller vers cela. Mais premièrement, sans doute, nous n'y parviendrons jamais, et d'autre part, cela ferait de nous un homme éminemment vertueux, pas le sauveur du monde.

Il est le sauveur du monde parce qu'il lui est donné d'être celui de l'humanité qui peut accomplir cette mort pour la vie. Les individus que nous sommes n'ont pas dans leur individualité la capacité d'accomplir pleinement cette mort pour la vie.

3) Versets 27-30 : lecture commentée du troisième moment.

Le troisième moment de ce chapitre est au verset 27¹¹⁶.

« ²⁷*Les brebis entendent ma voix* – Jésus a dit aux Judéens : « *Vous ne croyez pas* » (v. 26) et par contre, ici il dit que « *les brebis entendent* ». Ceci fortifie notre idée que le verbe croire doit s'entendre, précisément, à partir du verbe entendre. Entendre est le premier moment de la foi. Entendre la voix (*phonê*), c'est-à-dire entendre l'appel (la *klêsis*). Nous avons déjà fait ce rapport-là – *et je les connais et elles me suivent*. » "Entendre la voix" est le premier départ du disciple, "suivre" est la gestuelle du disciple.

« *Je les connais*. » Nous retrouvons le verbe connaître que nous avons vu aux versets 14-15. Ce verbe chez Jean dit le moment pleinement accompli de la foi. C'est un verbe qui ne

¹¹⁴ Cf. [Jn 14, 15-16: les 4 formes de la Présence du Ressuscité. Écriture musicale de Jn 14-17](#) .

¹¹⁵ « Il est clair que, chez Jean, *entolê* ne se laisse pas traduire par précepte, mandement ou mandat pas plus que par commandement. Le mot "disposition" traduit littéralement *entolê*. Nous sommes conduits à cela du fait que le vocabulaire du droit et du devoir est un vocabulaire récusé par le Nouveau Testament comme disant notre rapport constitutif à Dieu. Parfois il est vrai que le mot *entolê*, quand il est dans la bouche des Judéens qui s'opposent à Jésus, peut être traduit par précepte car c'est ainsi qu'ils l'entendent. » (J-M. Martin, Versailles février 1998).

¹¹⁶ Comme ce passage a été abordé rapidement, des ajouts venant d'une séance sur le Monogène en novembre 2003 ont été mis en commentaires du verset 27.

supporte pas de sens dépréciatif, c'est toujours au sens plein, avec cette particularité déjà signalée que l'essentiel du connaître est d'être connu, et c'est ce qui est dit ici : « *Je les connais* ». Et l'accomplissement de l'être connu, c'est de connaître. Il y a un rapport pas simplement actif / passif, comme nous dirions dans les catégories qui nous occupent. Il y a un rapport de continuité dans la signification, la sémantique même du verbe connaître qui fait que le principe même du connaître c'est d'être connu. Je ne connaîtrai jamais au sens authentique que ce qui me connaît. Nous avons ici l'équivalent. Autrement dit, notre être véritable, c'est notre être connu. Mais notre être connu devance en nous chronologiquement de beaucoup l'accomplissement de notre être, puisque l'accomplissement de notre être, c'est de connaître, de connaître celui qui nous connaît. Ça va ?

« ²⁸*Et je leur donne vie éternelle et elles ne périront jamais, et personne ne les arrachera (harpazeï) de ma main* – on retrouve le thème du souci du berger pour ses brebis : « *je n'en ai perdu aucun* » ²⁹*Le Père qui me les a données est plus grand que tout* – plus fort que toute force de prise – *et personne ne peut arracher (harpazeïn) de la main du Père.* ³⁰*Le Père et moi nous sommes un''.* »

Le mot de la fin.

Voilà un premier déploiement d'expressions dans la direction du même thème. Ce déploiement a fait appel souvent à des choses déjà aperçues puisque, souvent, j'ai dit : « nous avons déjà entendu cela ». L'intérêt ici était de les entendre à neuf, dans la suite de leur présentation. Car, même si nous en avons entendu quelque peu, il ne faut pas oublier que ce n'est jamais les éléments qui éclairent, mais c'est le mouvement même de lecture qui est susceptible de donner sens à ce que nous avons peut-être déjà aperçu ou cru entendre.

Je n'ai pas été complet sur le *Monogénês*, les dispersés, les déchirés. Des lieux d'émergence de ces thèmes se trouvent ailleurs chez Jean, mais j'ai essayé qu'on entende, par rapport à une tonalité une, des développements qui ont été soit déjà aperçus soit trouvés en chemin.

Chapitre IX

Jn 17, 1-12 : Le "Je" de la prière du Christ adressée au Père pour les hommes

J'entendais à la radio quelqu'un dire : « C'est d'une simplicité biblique. » Ce mot m'a donné à penser, parce que, effectivement, ce que nous avons à entendre est d'une extrême simplicité. Mais ce n'est probablement pas à cette simplicité que ce quelqu'un faisait allusion.

Dans le moment où, après des années de recherche un peu dispersées, le souci me vient de rassembler et d'essayer de voir comment se tiennent ensemble des choses que nous avons aperçues, l'idée me vient d'appeler un chapitre de Jean. Nous allons trouver que les choses s'éclairent mutuellement. Bien sûr, il faut avoir cherché pour chacune déjà. Mais il y a un moment où les choses, d'être dans la proximité les unes aux autres, se donnent mutuellement sens :

Il est vain le nœud de la laine
Qui retient la tige des fleurs.
Par les noces de leur couleur
Chacune avec l'autre s'enchaîne.

Ces mots, de par leur proximité même, qui sont du reste en eux-mêmes des mots simples, permettent de détecter un espace, un silence qui tient la parole.

Et justement, le chapitre auquel je pense ici est un chapitre exemplaire. Vous verrez qu'on y trouve beaucoup de choses que nous avons dites dans le désordre. C'est le chapitre 17, et ce chapitre est l'être même du Christ : parce que le Christ est Logos, est parole, il est parole tournée *vers* Dieu. Ce n'est pas quelque chose qui lui arrive, de se tourner vers Dieu. Il n'est pas déjà constitué avant de se tourner vers Dieu. Son être même est d'être vers Dieu, et il est parole, parole adressée. Il est prière, prière subsistante si l'on peut dire.

Je crois que cela dit quelque chose sur l'essence même de la parole, de la parole quelle qu'elle soit quand elle est ce qu'elle a à être. Et du même coup, cela dit quelque chose sur l'essence de l'homme, car l'homme n'accède à l'humanité que dans la parole ; et même : la parole précède l'homme.

La parole est sans doute le moment séminal de l'homme qui reste intact dans sa manifestation : séminal ou accompli c'est la même chose. C'est pourquoi très souvent chez les Anciens la première chose produite, c'est la parole. Ainsi la première chose créée c'est la Torah, on lit ça, et pour nous c'est aberrant ! La première chose produite, c'est le Logos : « *Dans l'arkhé était le Logos* » (Jn 1, 1), c'est la première dénomination.

Cette parole, nous la voyons en œuvre dans le chapitre 17 qui commence par : « ¹**Levant les yeux vers le ciel, Jésus dit : "Père"**. » « Notre Père qui es aux cieux. »

Autrement dit, c'est la forme même du Notre Père qui est la prière essentielle, la prière configurante. Être chrétien, c'est finalement être configuré à la prière du Notre Père qui est le Christ lui-même.

Je peux dire cela maintenant, mais vous vous rendez bien compte qu'ici nous inversons radicalement les choses par rapport à notre usage, à notre expérience native. Dans notre expérience native l'homme est un animal parmi les animaux, dont il se distingue bien sûr par l'ampleur de son intelligence. Si on prend la parole comme moyen de communication, si on prend l'intelligence comme capacité de se servir d'un bâton pour approcher les choses, on ne sait plus bien s'il y a une limite entre le singe le plus évolué et l'homme. C'est la façon dont spontanément nous pensons tous. C'est ce qui nous est donné mais c'est la chose la plus suspecte.

La parole précède l'homme. L'homme n'est pas celui qui parle. L'homme ne parle que parce que d'abord il est parlé ! Notre premier mode d'être dans l'espace de la parole, c'est d'être parlé ! Ceci est déjà vrai à un certain niveau. Par exemple il est clair que les langues nous précèdent et qu'elles ont une ampleur autre que la singularité des multiples individus : nous entrons dans l'espace d'une langue. Mais ceci n'est qu'un exemple lointain de ce que je suis en train d'évoquer.

Pourquoi la prière est-elle l'essence de la parole ? C'est que probablement l'essence la plus cachée de l'espace humain est précisément l'espace de donation. Or la donation est ce qui ouvre et la demande et l'action de grâce. Il faut avoir conscience que ce qui est proposé ici est véritablement très étranger à tout ce qui nous habite, à tout ce qui constitue notre mode usuel de penser et de parler. C'est pour cela que c'est très intéressant.

Vous allez voir pourquoi je fais appel à ce chapitre 17.

1) Jn 17, 1-5 La relation du Christ avec le Père et avec l'humanité.

a) Lecture de Jn 17, 1-5.

« ¹Levant les yeux vers le ciel, il dit : «Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils, ce qui est que le Fils te glorifie, ²selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement de toute l'humanité. En sorte que, à tous ceux que tu lui as donnés, à eux soit donnée vie éternelle. ³Et c'est ceci la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. ⁴Je t'ai glorifié sur terre, achevant l'œuvre que tu m'as donné de faire. ⁵Et maintenant glorifie-moi, Père, de cette gloire auprès de toi que j'ai eue auprès de toi avant que le monde soit. »

Nous avons ici un retour au premier verset de l'évangile de Jean : la parole, il faut déjà l'entendre comme gloire. Il y a cependant une nuance. Quelque chose s'est passé entre-temps. « *La gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde soit* » est celle qui est demandée. Une chose se passe : c'est un retour et cependant ce n'est pas revenir à zéro.

Nous avons en effet deux traits essentiels dont nous avons souvent marqué le caractère indissociable et la fréquence de répétition chez Jean lorsqu'il s'agit de dire le Christ.

- C'est premièrement de ne pas d'abord le considérer comme un individu isolé qui ensuite aurait éventuellement des relations, mais comme étant constitué toujours par son être au Père. Être au Père, s'adresser au Père dans la parole, aller vers le Père, c'est tout l'être christique qui est désigné ainsi.
- Et deuxièmement, c'est de considérer qu'il est chargé de la totalité de l'humanité.

Cette double relation est constante. Vous pourriez relever chez Jean les lieux, même parfois inattendus, où ces deux choses-là sont rapportées ensemble, comme désignant précisément l'être christique.

Ici, il s'adresse au Père, il se tourne vers le Père mais précisément « *selon que le Père lui a donné d'être l'accomplissement de la totalité de l'humanité.* »

Nous retrouvons ici deux thèmes que nous avons considérés à part au cours de cette année :

- D'abord le thème du "Je" et du "Tu" dans le rapport du Père et du Fils. C'est une chose qui nous a préoccupés et sur laquelle nous n'avons sans doute pas avancé suffisamment.
- Et ensuite une autre chose que nous avons largement évoquée, c'est le Monogénès (Fils un et plein), qui est plein des *tekna* (des enfants), des multiples de la totalité de l'humanité, une autre formule qui se retrouve ailleurs : « *Le Père lui a remis la totalité dans les mains* » (Jn 3, 35). La totalité : le *pan*, le tout, c'est le mot qui se trouve ici. Christ est *un* et *tout*.

Mais il y a une troisième chose que nous avons regardée aussi et dont il faut se demander si elle est présente dans notre texte. Eh bien : oui. Elle n'est pas énoncée en clair dans ce que nous avons déjà lu, elle va se développer par la suite et cependant elle y est inscrite d'une certaine façon. La demande est : « *Père, glorifie ton Fils.* » Or il y a un autre lieu dans notre Évangile où Jésus fait la même demande, dans une situation également théophanique, et où la prière est : « *Père, glorifie ton nom.* » Ceci au chapitre 12, verset 28. Le nom, c'est le Fils. C'est-à-dire que Jésus est le dicible du silence qui est le Père.

b) Nouvel aperçu sur la fragmentation du Nom.

Le *nom* : nous en avons traité à propos d'un thème qui nous a intéressés, celui des multiples « *Je suis* »¹¹⁷. Les multiples « *je suis* » sont des fragmentations du *Nom*. Nous avons déjà le premier mystère du rapport de *un* et *deux*. Nous avons ici l'avènement d'un pluriel, la pluralité des dénominations disant l'unique et même "Je".

Nous appelons cela des dénominations. Mais je reviens sur ce que je disais : si pour nous la parole est quelque chose qui s'ajoute et par suite donne une étiquette, une dénomination aux choses, cela n'a pas beaucoup d'importance. Mais si les multiples dénominations sont les grandes semences premières, c'est cela qui est le plus étant, le plus réel ! C'est cela qui est "la vérité" ou qui est "l'essence", pour employer deux mots de Jean. Mais où Jean parle-t-

¹¹⁷ Ce sujet est déjà traité au I du chapitre V.

il d'essence qui est un mot de philosophe ? C'est au chapitre 8 où on a, au verset 31, l'adverbe *alêthôs* (véritablement) et, au verset 36, l'adverbe *ontôs* (essentiellement).

La fragmentation du nom est ce que d'aucuns appelleraient des multiples dénominations, des multiples aspects.

- Origène en parlera comme **des épinoiaï (des aspects)** de la totalité visible.
- D'autres ont appelé cela **des éons**, parce que ce qui est en question, c'est la région de l'Aïôn, ce sont des fragments de l'Aïôn, donc ce sont des *aïônés*.
- On les appelle aussi **des logoi** : ce sont des fragments du Logos.
- Par ailleurs comme cet espace est l'espace de l'annonce, de l'Évangile, c'est cela qu'on a médité en certains lieux sous la dénomination, non pas seulement de *l'angélia*, mais **des angéloi (des anges)**. Il n'est pas du tout exclu que cela soit, à certains égards, équivalent à ce que, dans d'autres lieux, on appelle des dieux.

C'est donc le multiple espace des grandes semences de dénominations qui constituent une plénitude. Il est d'autant plus Monogénês (Fils Un), qu'il est *un* et *plein* : « *plein de grâce et vérité* » (Jn 1, 14). Et Jean nomme même cette plénitude : Plêrôma, ce Plêrôme dont nous recevons (Jn 1, 15). Les dénominations sont donc des dénominations du pneuma (de l'Esprit) car le verbe emplir est un verbe réservé au pneuma, à la gloire, à la manifestation glorieuse.

En hébreu, l'Esprit se dit *rouah* un mot féminin, et donc le pneuma qui est neutre en grec est cependant considéré comme une dénomination féminine. « *Plein de grâce et vérité* » : grâce et vérité sont deux dénominations féminines.

Il y a en effet une symbolique des dénominations masculines-féminines. Le rapport entre les dénominations a été étudié au II^e siècle dans un double rapport : d'une part dans la symbolique filiale (père fils) et d'autre part dans la symbolique sponsale (époux épouse) où l'on considère le couple (la syzygie¹¹⁸) d'un nom masculin et d'un nom féminin. Et tout cela s'est fait dans une lecture très attentive du Prologue de Jean.

• Notre accomplissement est tenu en réserve.

Donc voilà cette plénitude qui est plénitude des grands premiers noms qui sont les grandes premières **semences**. Le mot "semence" est employé chez Jean lui-même, puis repris dans les perspectives du II^e siècle. Au fond, ces noms-là sont la semence de notre avoir-à-être. C'est-à-dire que nous sommes pro-jetés au monde non pas sur mode accompli, mais notre accomplissement qui a été le premier pro-duit séminalement est retenu, tenu en réserve. Et nous avons à rejoindre l'être de notre semence, nous avons à accomplir notre avoir-à-être.

Notre accomplissement est "retenu" c'est-à-dire tenu en réserve. En effet toute donation est profondément réserve. Si quelqu'un a pour nature de se donner, plus il se donne et plus il préserve son propre être.

Voici que je vous envoie là des choses qui doivent vous paraître bien bizarres, bien compliquées. Et pourtant je vous dirai que vous n'entendrez jamais rien aux textes anciens

¹¹⁸ Union, assemblage. Du mot grec : sun-zugon : uni sous le même joug. S'écrit aussi : syzygie.

de quelque source spirituelle qui soit au monde, si de quelque manière vous n'avez pas l'oreille pour cela. Et vous savez, moi je n'y entends rien non plus... mais je sais que c'est là.

c) Le verbe donner.

Vous avez remarqué, dans la lecture que nous avons faite ici, que le verbe *donner* se trouvait déjà à plusieurs reprises. J'ai dit souvent que, dans ce chapitre 17, on rencontre 17 fois le verbe donner. Il est le verbe qui domine. Il a pour tâche de dire la qualité de l'espace qui est évoqué ici : un espace de don et non pas un espace de droit et de devoir ni un espace de jugement. La distinction entre le don et le jugement, ici, est tout à fait décisive.

Si vous regardez de près l'emploi du verbe donner ici, vous verrez que le sujet qui donne, ceux à qui il est donné, l'objet qui est donné, tout cela change dans tous les sens : tout donne tout à tout. Autrement dit ce qui est premier, c'est la qualité d'espace suggérée par le verbe donner. C'est ce qui ouvre un espace circulatoire.

Si vous lisez bonnement ce texte, vous avez apparemment un ronronnement répétitif de choses qui tournent et qui sont reprises. Vous avez sans doute éprouvé cela à première lecture d'un texte de Jean. Or voici un principe de lecture que je vous indique ici : le mot l'emporte sur la syntaxe. Autrement dit la valeur suggestive de type sémantique l'emporte sur les articulations syntaxiques, voilà une façon technique de dire la chose. Je l'ai dite d'une façon plus simple tout à l'heure pour ceux qui ne portent pas intérêt à cette technicité.

2) Jn 17, 6-12.

• Verset 6.

« *6 J'ai manifesté ton nom (to onoma) aux hommes que tu m'as donnés d'entre le monde.* – Manifester est évidemment un des modes du donner. "*Ton nom*" c'est à la fois "moi-même et toi" car c'est la même théophanie qui, me manifestant comme Fils, te révèle comme Père. On dit *le Nom*, précisément, parce que ce nom n'est pas un nom parmi les noms. C'est *le Nom* : *to onoma* en grec, *Ha-chem* en hébreu. De même *ha-maqom* (le lieu, le topos) n'est pas un lieu parmi les lieux : c'est *le lieu*. De même que nous savons que *le pain* de la vie n'est pas un pain, justement pas *un pain*.

Ils étaient tiens et tu me les as donnés – voici qu'intervient ici un aspect que nous avons déjà rencontré : le tien, le mien. Le tien c'est le mien, le mien c'est le tien, ce qui est une des façons de dire la donation. Nous avons rencontré cela au chapitre 10, à propos des brebis qui sont les siennes et qui entendent sa voix, et celles qui ne sont pas siennes qui n'entendent pas. Et dans le Prologue il est dit : « *Il est venu vers les siens* », vers ses propres¹¹⁹. Le mien est mon propre (*to idion*). Il y a une réflexion sur la propriété qui a rapport avec le verbe "avoir", mais justement ni l'avoir ni la propriété au sens banal de ces termes. Que veut dire avoir, que veut dire être son propre ?

Et ils ont gardé ta parole (ton logon) – le Nom, ici sous la forme du Logos, ils l'ont gardé. Le garder : c'est-à-dire le recevoir, l'accueillir.

¹¹⁹ Cf. [Les trois venues dans le Prologue de l'évangile de Jean : vers la mort, vers la méprise, vers l'accueil.](#)

● **Versets 7-8.**

⁷*Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné est d'auprès de toi, ⁸puisque les paroles (ta rhêmata) que tu m'as données, je les leur ai données et ils les ont reçues et ils connurent véritablement que je suis sorti de toi et ils crurent que c'est toi qui m'as envoyé. »*

C'est là le thème tout à fait fondamental :

*« Ils connurent que je suis sorti de toi ...
et ils crurent que c'est toi qui m'a envoyé »*

- les deux verbes *connurent* et *crurent* disent la même chose,
- les deux compléments *je suis sorti* et *tu m'as envoyé* disent la même chose.

Il faut bien entendre que "envoyé" et "Fils" disent la même chose, car l'envoi est l'accomplissement manifesté d'une présence séminale, de la présence de celui qui envoie, de même que le Fils est la présence manifestée de la semence qu'est le Père, de même que le nom est la profération de ce qui est tenu dans le silence.

● **Verset 9.**

⁹*Je demande pour eux* – jusqu'ici Jésus avait l'air d'avoir demandé pour lui : "*glorifie ton nom*" ; mais demander pour lui, c'est précisément demander pour eux, les disciples, donc pour nous – *je ne demande pas pour le monde* ...

Jamais il ne demandera pour le monde car il ne faut pas oublier que le mot *monde*, ici, est à prendre au sens proprement johannique pour dire la région du refus. Le monde, c'est la surdité, c'est ce qui ne "peut" pas entendre, qui ne "peut" pas recevoir. Donc cela ne désigne pas ce que, nous, nous appelons le monde. Cela va se préciser dans la suite du texte où se trouve décidée la situation de ceux dont il parle ici : « ...ils sont dans le monde et ils ne sont pas du monde » (d'après v. 11-16). La provenance essentielle, constitutive, n'est pas d'être du monde. Nous sommes nativement nés dans le monde, mais nous sommes originairement nés de Dieu comme le dit Jean : « *ceux qui sont nés non pas de la chair et du sang mais de Dieu* » (Jn 1, 13). Cette naissance est une autre façon de dire la résurrection. La résurrection peut se dire mort, la résurrection peut se dire naissance. C'était un rappel.

... *Mais je prie pour ceux-là que tu m'as donnés parce qu'ils sont à toi.* – Qui sont-ils ? Faut-il entendre dans un sens partitif, c'est-à-dire : il y en a certains qui auraient été donnés... et d'autres qui n'auraient pas été donnés C'est là que la magnifique phrase « ...selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement (l'exousia) de toute l'humanité » interdit de prendre *ceux-là* dans un sens partitif.

En effet nous avons entendu : « ...selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement (l'exousia) de toute l'humanité (passês sarkos) ». Ce que j'ai traduit par "**toute l'humanité**" correspond à ce qui est dit en grec et qui signifie littéralement "toute chair". Nous avons déjà rencontré deux significations du mot chair chez Jean, différentes de l'emploi que Paul fait de ce mot. Ici c'est un emploi encore différent puisque ça correspond à l'expression hébraïque : *kol basar* (toute chair), qui désigne *toute l'humanité*. J'ai traduit aussi "tu lui as donné **d'être l'accomplissement**" car ce n'est pas "tu lui as donné *pouvoir*" bien que le mot

exousia signifie aussi "pouvoir". En effet c'est l'œuvre qui est en question ici : tu lui as donné la capacité d'accomplir la totalité de l'humanité.

● Précisions.

La distinction entre "le monde" et "les siens qui sont dans le monde" ne signifie pas qu'il y a un groupe d'hommes qui sont les siens et un groupe d'hommes qui ne sont pas les siens. Le monde, c'est cela de tout homme qui est assujetti à la mort et au meurtre. Et ce qui est remis à la main du Christ c'est cela de tout homme qui est né de Dieu.

Cela est remis à la main du Christ pour l'accomplissement qui est d'ailleurs l'œuvre du septième jour. En effet nous avons lu, dans le chapitre 5, que les six premiers jours sont l'œuvre de Dieu, en ce sens que le Dieu dépose les semences, et le septième jour commence la croissance et l'accomplissement¹²⁰. Dans cette perspective nous sommes dans le septième jour. Toute l'histoire de l'humanité est dans ce septième jour, et l'accomplissement a été donné au Fils. Le Fils accomplit l'œuvre, c'est-à-dire fait venir à œuvre ce qui est en volonté dans le Père, ou fait venir à fruit ce qui est en semence dans le Père. Le Christ en nous accomplissant s'accomplit dans la plénitude de l'accomplissement de la parole : « *Faisons l'homme à notre image* », c'est-à-dire : Faisons le Christ ressuscité plein de l'humanité.

● Parenthèse sur le fait d'entendre ou non.

Ce sont des choses familières. Nous les avons déjà toutes entendues... à peu près. Lire n'est pas recueillir des bouts de certitude qu'on transpose dans notre discours natif. Lire c'est laisser que meurent des choses usuelles. La vraie mortification, celle qui va dans le bon sens, c'est la mort qui est résurrection, or il est curieux qu'on l'applique par rapport aux vices et qu'on ne l'applique jamais par rapport à l'écoute. Pourtant l'écoute c'est ce qui est premier puisqu'il n'y a qu'un seul péché qui est de ne pas entendre, et une seule œuvre à œuvrer qui est d'entendre ! Alors, bien sûr, entendre prend une ampleur de sens ici : on se laisse investir par l'entendre. Ces deux choses que je viens de dire, il n'y a qu'un seul péché qui est de ne pas entendre, et une seule œuvre à œuvrer qui est d'entendre, peuvent vous étonner. Mais ce n'est pas de moi : les deux sont en toutes lettres dans saint Jean. Nous les avons déjà rencontrées.

► Mais entendre ne dépend pas de nous. Moi j'ai l'impression que je n'ai rien entendu.

J-M M : Probablement il ne faut pas dire qu'on n'a rien entendu. Ce serait aussi sot que de dire qu'on a tout compris. Il y a cela en nous qui probablement n'entendra jamais, et puis il y a cela en nous qui entend un petit quelque chose.

Le verbe de base qu'emploie Jean est le verbe croire, mais il est souvent lié chez lui à *akouein* (entendre), ce sont deux verbes qui disent la même chose : entendre ou croire. Entendre ne signifie pas enregistrer de façon distraite quelque chose, mais c'est véritablement un entendre qui nous pénètre. Tout commence de quelque manière par cela d'ouverture qu'il y a chez nous et qui est du côté de l'oreille. On naît par l'oreille. De façon astucieuse Molière le dit dans l'École des Femmes : Agnès est naïve et croit que les enfants viennent par l'oreille. Et ce n'est rendu possible dans le discours de Molière que parce que cela a la signification profonde du fait qu'on vient au monde par l'écoute. C'est la même chose que de dire : on est homme du fait d'entendre, c'est entendre qui donne d'être.

¹²⁰ Cf. [Jn 5, 17-21: le shabbat en débat. Les 7 jours et les 2 œuvres de Dieu \(Gn 1\)](#).

Alors qu'entendons-nous ? Nous entendons nativement notre langue et ses injonctions. Autrement dit nous ne voyons jamais que ce que notre langue nous permet de voir, parce qu'elle a déjà décidé d'avance des répartitions majeures, par exemple le fait qu'il y ait des sujets et des objets, du singulier et du pluriel. Nous ne voyons qu'à travers ces articulations qui sont notre donnée native. Seulement nous savons que nous sommes nativement dans un monde où règne la falsification : le diabolos, la dispersion de sens. Il y a même un joli texte dans les apocryphes du II^e siècle¹²¹ où il est dit que chaque chose naissait revêtue de son nom, mais que le malin a décollé les noms des choses et les a posées sur d'autres, d'où vient toute cette confusion, ce mal-entendu dans lequel spontanément nous vivons. Il n'y a plus de rapport constitutif entre le nom et les choses. Ce même thème a été traité d'une autre manière dans la Bible par rapport aux langues à propos de la génération de la dispersion, c'est le thème de Babel.

• Verset 10

¹⁰*Et tout ce qui est mien est tien et tout ce qui est tien est mien* – Ici, c'est *les miens* au neutre pluriel, qui se traduit par un singulier neutre en français. – *Et j'ai été glorifié en eux*. – Voilà une chose très étrange. "*J'ai été glorifié*" c'est-à-dire reçu en présence et dans mon identité propre. Quand Jésus est reçu ainsi, s'accomplit sa gloire, sa résurrection. "*En eux*" : la résurrection ne sera pleinement accomplie que précisément lorsque la gloire du Christ sera reçue par chacun.

• Parenthèse sur le mot "consacré".

Le mot "*glorifié en eux*" va faire place bientôt à un autre mot qui est le mot "*consacré*", un mot bizarre pour nous, qu'on traduit d'ailleurs par sanctifié, de la façon la plus plate, parce que la sainteté, nous ne l'entendons que passée par le langage de l'éthique et de la morale. Le pneuma, c'est le Pneuma de Consécration. La résurrection, c'est : « *déterminé Fils de Dieu de par la résurrection d'entre les morts dans un Pneuma de Consécration.* » (Rm 1, 4).

Glorifie ton nom c'est donc *consacre ton nom*. Et « *que ton nom soit consacré* » c'est ce que nous disons tous les jours en disant « *que ton nom soit sanctifié* ». Le mot de consécration ici demande à être médité, car il est clair que tout le vocabulaire du sacré nous est profondément étranger. C'est pour cela qu'il faut l'employer à nouveau et non pas le laisser se perdre dans le moralisme du *saint* tel que nous l'entendons à notre oreille. En soi, le mot *sanctus* en latin est aussi sacré que le mot *sacrum*. Cependant l'usage a développé en Occident un sens particulier.

Dans le Notre Père « *que ton nom soit consacré* » a à voir avec la glorification du Fils. Consacré est un nom qui a une certaine proximité avec Christos, mais pas sur le plan étymologique. Le Christos est celui qui est enduit, oint, c'est-à-dire imprégné de l'Esprit, du pneuma. Et de même *consacré* dit quelque chose de cela aussi. Nous avons donc ici une symbolique de l'enduit, de même que nous avons une symbolique du trempage dans le baptême, de même que j'ai fait allusion à une symbolique de la vêtue quand j'ai dit que les choses étaient investies ou revêtues de leur nom. Mais il faut tout inverser car il faut

¹²¹ « Les archontes voulurent tromper l'homme parce qu'ils virent qu'il était de la race des bons en vérité. Ils prirent le nom de ce qui est bon, ils le donnèrent à ce qui n'est pas bon, afin que, grâce aux noms ils puissent le tromper. Et ils les attachent à ce qui n'est pas bon. Et après cela, s'ils leur manifestent de la faveur, ils les enlèvent de ce qui n'est pas bon, et ils les placent dans ce qui est bon, celui qu'ils connaissaient. Car (en réalité) ils voulaient prendre quiconque était libre et se l'attacher comme esclave à jamais. » (Évangile de Philippe, sentence 13, d'après la traduction de Jacques Ménard, Letouzet et Ané 1967, p. 53).

comprendre que chez les anciens le vêtement est plus essentiel que le corps : le vêtement est la révélation de la posture intérieure de l'être. Toute la symbolique du vêtement relève de ce présupposé.

De même l'odeur, chez nous, est un parfum qu'on met par-dessus. Alors que l'odeur de consécration, qu'on traduit par odeur de sainteté, est le contraire de l'odeur de corruption, c'est-à-dire de l'odeur de cadavre. La consécration c'est d'être, de l'intérieur, investi du pneuma. Investi : justement c'est un terme de la vêtue. Tout cela se tient.

Du reste, ces différents thèmes, du vêtement, de l'odeur et de la croissance qui va du germe au fruit, sont souvent, soit reliés deux par deux, soit parfois les trois ensembles. Alors si on ne comprend pas ce qu'il en est du trempage, ce qu'il en est de l'onction, ce qu'il en est de l'être enduit, de l'odeur, du vêtement, si on ne comprend pas cela dans les mots, c'est-à-dire si le texte ne parle pas, vous pouvez toujours ensuite graisser les gamins à la confirmation, ou les plonger dans l'eau, cela n'a aucun sens !

● Versets 11-12.

¹¹*Et voici que je ne suis plus dans le monde, mais eux sont dans le monde et moi je viens vers toi.* » Nous avons dit, à propos de : *je demande, je suis, je viens*, qu'il n'y a pas de différence entre des verbes qui diraient le sujet (je suis) et des verbes qui diraient l'action (je viens, je vais). Il faut apprendre à penser l'être christique. Aller vers le Père, c'est l'être christique.

Père hagié (Père sacré), garde-les dans ton nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous (selon que nous sommes). » Ici intervient la chose la plus étrange, c'est que cette question de l'unité des déchirés, la question de l'unité des dénominations ou des fragments du nom, et la question de l'unité du Père et du Fils sont pensées d'une certaine manière comme étant le même : "*selon que toi et moi nous sommes un*". C'est inouï.

« ¹²*Quand j'étais avec eux, je les ai gardés (etêroun) dans ton nom que tu m'as donné et j'ai veillé (éphulaxa)* – il y a deux verbes de la garde : j'ai veillé sur eux comme on garde le troupeau, tandis que le verbe *têreïn* désigne la garde au sens du *shamar* hébraïque, c'est un terme qui dit le soin. – *et personne d'entre eux n'a péri sinon le fils de la perdition, en sorte que l'Écriture s'accomplisse.* » Que veut dire *le fils de la perdition* ? La perdition (*apôléia*) désigne la même région que le diabolos, c'est la manifestation du diabolos. Le fils est manifestation de ce qui est en semence dans le père. D'ailleurs, au chapitre 8, on a ce grand passage : « Vous vous dites fils d'Abraham, mais *vous êtes semence du diabolos – Votre père est le diabolos – et vous voulez faire les désirs de votre père* » (v. 44), car on ne peut pas faire autre chose que ce qui est inscrit dans sa semence. Encore une fois, il ne parle pas au tout d'eux-mêmes, mais très précisément à la posture d'eux-mêmes qu'ils manifestent dans la situation.

De même, pour ce qui est de Judas, en tant qu'il est le fils de la perdition, il ne pouvait être que perdu, car ce qui a pour essence d'être perdition ne peut pas être sauvé. On peut sauver du perdu, on ne peut pas sauver la perdition. Seulement Judas a accompli cela afin que l'Écriture soit accomplie. Il y a en Judas cela qui est perdu par essence, et il y a cela qui accomplit l'Écriture et après tout ce n'est pas si mal ! La phrase est très importante à voir dans son ensemble.

Nous avons parcouru un peu rapidement ces quelques versets. Néanmoins cette lecture permettait de remémorer un certain nombre de choses apparues dans le désordre et qui, ici, consonent ensemble. Elles sont ramassées d'une façon que je n'avais pas du tout prévue. Je savais que les thèmes de "je" et "tu", Père et Fils, le thème du Nom et de ses multiples dénominations, le thème du *monos* et des dispersés, étaient des thèmes essentiels. Maintenant, ils commencent à se mettre en perspective et en place.

En guise de conclusion.

Nous avons entrepris la lecture du chapitre 17 parce qu'il rassemble des choses que nous avons évoquées au long de l'année sur le "Je christique", c'est-à-dire le "Je" de la dimension ressuscitée de Jésus :

- le chapitre nous ouvre à la relation de "Je" à "Tu", celle du Christ au Père ;
- ce "Je" se manifeste finalement comme le Nom qui n'est pas un nom parmi les noms, de même qu'au sens johannique "le fils" n'est pas un enfant, et que "le pain" n'est pas du pain. Cependant le Nom se démembré en de multiples dénominations, ce Plérôme des dénominations qui sont ce que l'Insu donne à entendre et à voir ;
- enfin en troisième lieu le *Je christique* s'est révélé comme le "Je" unifiant des multiples enfants de Dieu dispersés.

Épilogue

En début d'année nous n'avons pas formulé une question claire, nous n'étions pas en mesure de le faire. Nous avons simplement le sentiment confus qu'un certain nombre de points que nous avons aperçus chez saint Jean demandaient à être approfondis, et approfondis ensemble parce qu'ils s'entre-appartenaient. C'est ce que nous avons fait au cours de l'année et c'est un gage d'authenticité.

En effet ce qui est au départ d'une question ne tombe pas au hasard. Selon saint Jean lui-même la question est présupposée par une recherche (*zêtêsis*). Avant que la question ne soit posée comme question, il y a de la recherche qui n'est pas encore formulée, et cette recherche elle-même est fondée sur un trouble, un ébranlement (*taraxis*). Une question posée qui ne se développerait pas sur la base, successive ou non, de cette énumération, serait sans doute peu authentique.

Je vous avouerai que pour ma part j'ai grandement profité des études que nous avons faites cette année. Ce que nous avons examiné ensemble avait à voir avec la question de "Je", mais plus radicalement encore avec la question : qu'en est-il selon l'Évangile de "je" et de l'ensemble "je-tu-nous", et comment se pose le "il" ?¹²² C'est parce que ces questions sont réputées négligeables à force d'évidence qu'elles ne se posent pas. Je ne dis pas qu'on ne s'interroge pas sur ce que veut dire ego, dans bien des champs on s'interroge dessus, mais pas, à mon sens, avec la radicalité qu'imposerait une lecture sérieuse de l'évangile.

Nous avons vu que :

- le "je" et "tu" était d'abord le Je et Tu du Christ et du Père ;
- ensuite le Je christique était dans les « Je suis » avec des attributs (lumière, vie, porte...) ¹²³. Et nous avons vu l'ensemble, la plénitude, le Plérôme des dénominations éclatées qui disent ce "Je". Mais ceci ne dit pas le Je christique sur le mode sur lequel nous disons « c'est un Dieu » ou « c'est un homme », ça ne le dit pas sur le mode sur lequel nous fonctionnons lorsque nous avons un sujet et un attribut.
- puis nous avons conjecturé qu'il fallait être très radical dans la précompréhension de notre propre "je". Et quelque chose nous indiquait dans l'évangile qu'il y avait "je" et "je", ce qui ne va pas sans poser beaucoup de questions dans la formulation selon laquelle je l'énonce, et néanmoins nous avons trouvé des choses importantes sur ce point.
- Enfin nous nous sommes demandés pourquoi ce qu'il en est de l'homme (quand il n'est pas une désignation d'essence commune, ou la désignation d'une communauté assemblée, d'un ensemble additionnel) se présente sur mode éclaté, sur le mode d'une multiplicité de "je". C'était la question du "seul" (qui est plein) et des multiples. C'était la question :

¹²² Ceci est un peu abordé dans [Ga 2, 15-20. Ce n'est plus moi qui vit, mais c'est le Christ qui vit en moi.](#)

¹²³ J-M Martin médite parfois autrement sur les "Je suis" avec attribut. Par exemple voici ce qu'il a dit à propos de « *Je suis le chemin* » : « Le Je christique, nous l'avons médité en d'autres lieux pendant des années. C'est par là, sans doute qu'il faut commencer. En ce qui nous concerne, au point où nous en sommes, "être le chemin" ne signifie pas être l'itinéraire sur la carte, ni être le chemin tel que tracé sur le sol. *Je suis le frayer le chemin, Je suis le marcher le chemin. Je suis le chemin*, c'est-à-dire je suis la marche, *je suis marcher*. Il donne lieu, il donne route. Il est que nous marchions. » (Session Jn 14-16, *Présence-absence Ch I. Jn 14, 1-16 : Présence quadriforme ; Premiers dialogues Jésus - disciples*, commentaire du verset 5 à la fin)

comment penser ce qui se présente chez Jean sous plusieurs figures, dont les deux que nous avons vues, celle du troupeau (Jn 10), qui n'est nullement péjorative comme on pourrait le croire, et celle de la vigne (Jn 15) ?¹²⁴ Comment penser cela qui se dénomme finalement le retour de la dispersion à la *sunagôgê*, au conduire ensemble vers "un" (Jn 11) ? Comment penser cette multiplicité, comment penser le rapport des multiples ?

D'une certaine façon il s'agit là de questions éclatées, et cependant on perçoit, du fait que je les ré-énumère de cette façon, qu'elles se touchent entre elles, qu'elles ont des rapports.

● L'unité christique de l'humanité ?

On peut se poser une dernière question : pour nous aujourd'hui, qu'en est-il de l'unité christique de l'humanité ? Pour répondre, je vais partir de la distinction de l'état séminal et de l'état accompli, en me servant de l'expression provisoire du "point de vue" qu'il faudrait justifier. En effet on peut considérer légitimement l'unité christique de l'humanité "du point de vue" où elle est "séminalement acquise, et on peut la considérer par ailleurs "du point de vue" où elle est « en train de s'accomplir ». Cela sera pertinent le jour où j'aurai pu justifier ce que veut dire "point de vue" dans cette perspective, parce que c'est un peu facile de dire qu'il y a des points de vue !

● Il reste à cheminer...

J'espère que vous percevez l'importance d'une insistance sur ces questions. J'imagine que vous n'avez pas progressé de façon telle que les différents éléments vous en soient parfaitement clairs et parfaitement ajustés les uns aux autres. Même pour moi, ce n'est pas encore le cas. En effet plus on avance dans cette chose-là, plus ça ouvre de questions.

La première difficulté pour entendre, c'est que ce qu'il me revient d'entendre n'est pas détenu par ce que j'ai déjà entendu, c'est-à-dire que c'est toujours à entendre, c'est toujours ouvert. Jamais ma prise, même devant la parole qui me dit « Prends et lis », ne saisit la totalité. Nous n'avons pas les ressources de langage parce que nous n'avons pas les ressources d'expérience. En effet le langage est issu des expériences faites, il nomme les expériences usuelles de ce monde dans lequel la mort règne de façon absolue. Mais que veut dire : « La mort ne règne plus ? » Bien sûr ça dit quelque chose en opposition à mon expérience, mais ça n'en dit pas la face positive...

Or les négations sont à la fois très précieuses mais éventuellement dangereuses :

- il y a la négation par dépit : j'attendais plus grand et il n'y a que cela ;
- et il y a les négations qui proviennent du pressentiment de surabondance par rapport à ce qui est prenable.

¹²⁴ Chez Paul on trouve l'image de l'humanité comme corps dont le Christ est la tête. Ce rapport tête-corps n'a pas pour source l'imagerie de la planche anatomique du corps, mais a pour origine le premier mot de la Genèse, *en arkhei* en grec, *bereshit* en hébreu qui signifie "dans le principe", "dans le commencement", "en-tête". Le mot *reshit* est de même racine que *rosh*, la tête. Le rapport tête-corps n'est pas le rapport âme-corps, c'est plutôt le rapport de semence à fruit, d'*arkhê* à corps, où corps dit l'accomplissement. Ce que le Christ est en semence, son corps l'est en plénitude sur mode accompli c'est-à-dire déployé, dévoilé et accompli. Un-totalité, *arkhê-plêrôma*, tête-corps disent exactement la même chose, ils sont la traduction du même rapport. C'est un rapport tel que « Le "Je christique" est seul capable de sauver son Corps, c'est-à-dire l'ensemble de l'humanité qui est son Corps. » (J-M Martin, [Ga 2, 15-20. Ce n'est plus moi qui vit, mais c'est le Christ qui vit en moi](#), juste avant le commentaire du v. 20b)

Il peut se faire que je ne sache pas toujours psychologiquement si ma négation a de quoi être dépitée ou de quoi être joyeuse, mais elle le sait, elle. Autrement dit cette posture de déni est l'attestation de quelque chose qui est en moi et qui peut être mon dépit, mais qui peut être aussi autre chose.

● **Mais le plus précieux de l'Évangile...**

Souvent la chose la plus positive s'annonce en écartant ce qu'elle n'est pas. Pour moi le plus précieux de l'Évangile c'est ce que je n'ai pas compris encore, car c'est cela qui me tient en posture d'attente. En effet à chaque fois les choses s'embrouillent et se débrouillent, à chaque fois il y a de la ressource qui n'est pas épuisée. Cet usage d'habitude donne même un peu psychologiquement confiance, empêche de suspecter que ce soit une sorte de genuflection devant un vide négatif. C'est une posture devant un vide qui est perçu comme la condition même du plein.

Il y a ce moment où le vide et le plein ne sont pas des contraires. Vide et plein deviennent des contraires quand le vide est le vide de la carence, et quand le plein est le plein de la saturation, celui de l'écœurement, du trop-plein. Mais en eux-mêmes ces deux mots s'appellent et se tiennent. Et quand ils ne sont pas des contraires mais qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, cette respiration intime du vide et du plein peut se méditer à partir de ce que veut dire donner, et ceci est le point le plus intime de l'Évangile : si quelque chose a pour essence d'être de l'ordre du don, il se préserve en se donnant (en se perdant). L'être de donation ne subsiste (ne persiste, ne demeure) que pour autant qu'il ne se retient pas. Il est tenu, gardé, observé, conservé, sauvé pour autant qu'il se perd.

Ceci a été médité de très bonne heure comme cette respiration qui constitue le rapport du Père et du Fils. Nous avons remarqué que demeurer est une dénomination qui sied par priorité au Père, et que venir était une dénomination qui sied au Fils, mais rien ne demeure que venant, et rien ne vient que demeurant, c'est-à-dire qu'ils s'entre-appartiennent dans cette respiration-là. Et, encore qu'il faille se garder de jouer le système, il n'est pas très étonnant que le troisième soit dénommé le Souffle, le don, le pneuma.

La théologie classique a été très réticente aux tentatives de penser la Trinité parce qu'il est entendu que cela est un mystère et que si la raison humaine peut prouver l'existence de Dieu, elle ne peut pas pénétrer dans les choses de la Trinité. En disant cela la théologie classique a sauvé quelque chose, c'est-à-dire a empêché que les catégories dont elle se sert pour parler de Dieu et des êtres ne soient indûment transférées dans ce domaine où elles ne sont pas pertinentes. Mais cela ne doit pas fermer toute possibilité de méditer, à condition de rester très près du discours même de l'Évangile, de ne pas s'évader, en particulier par l'emprunt d'un discours étranger, comme l'a fait la théologie classique en empruntant à Aristote et à Platon.

L'Évangile n'a pas de traité, ni sur la Trinité ni sur la création ni sur quoi que ce soit. L'Évangile met en œuvre l'Être christique dans son rapport au Père avec ce qu'il en est de l'homme et de son salut dans le grand sens du terme c'est-à-dire de son être sain et sauf.

Sessions animées par J-M Martin qui figurent sur le blog le 02/09/ 2017

Transcription Christiane Marmèche et Colette Netzer

CIEL ET TERRE chez saint Jean. Forum 104, 5 séances, novembre 2008 – mars 2009.
CREDO et Joie. Session 3 jours à Sainte-Bernadette de Nevers, Pentecôte 2007.
L'ÉNERGIE en st Jean et st Paul. Forum 104 à Paris, novembre 2011 – mars 2012.
Le "JE" CHRISTIQUE. Saint-Bernard de Montparnasse. Octobre 2001- juin 2002.
La PRIÈRE en saint Jean. St-Bernard de Montparnasse. Octobre 2002 – juin 2003.
MAÎTRE ET DISCIPLE en saint Jean. Forum 104 à Paris, novembre 2010 – mars 2011.
NOTRE PÈRE - Les éclats du Notre Père en saint Jean. St-Bernard de Montparnasse.
 Octobre 2003-Novembre 2004 (2 soirées d'1 heure par mois).
La NOUVEAUTÉ CHRISTIQUE. Forum 104 à Paris, novembre 2013 – mars 2014.
PLUS ON EST DEUX, PLUS ON EST UN. Forum 104, novembre 2009 – mars 2010.
Le SACRÉ dans l'Évangile. Session 6 jours à l'Arc en ciel, 21-27-septembre 2014.
SIGNE de la CROIX, signe de la foi. Retraite à Ste-Bernadette de Nevers juillet 2010.

JEAN - Le PROLOGUE de l'évangile de Jean Session à l'Arc-en-Ciel : 28 sept-3 oct. 2000.
JEAN 2 - Les Noces de CANA. Session à l'Ermitage à Versailles, 2-3 décembre 2000.
JEAN 6 - Le Pain et la parole d'après Jn 6. Session à l'Arc-en-Ciel. 22-29 septembre 2001.
JEAN 14-16. Absence et/ou Présence de Dieu. Session à l'Arc-en-Ciel, 24-30 septembre 2007.
JEAN 18-19, La Passion. Session à l'Arc-en-Ciel, 7 jours, septembre 2002.
JEAN 20-21, La Résurrection. *Écriture et présence.* Lecture à l'Arc-en-Ciel et à Paris.
1JEAN - Connaître et aimer. Session à l'Arc-en-Ciel, 27 septembre - 3 octobre 2009.

Tags : [CIEL-TERRE](#) ; [CREDO](#) ; [CROIX-SIGNE](#) ; [ÉNERGIE](#) ; [JE CHRISTIQUE](#) ; [LA PRIÈRE](#) ;
[MAÎTRE-DISCIPLE](#) ; [NOTRE PÈRE](#) ; [NOUVEAUTÉ-CHRISTIQUE](#) ; [PLUS 2 PLUS 1](#) ; [SACRÉ](#) ;
[JEAN-PROLOGUE](#) ; [JEAN 2. CANA](#) ; [JEAN 6](#) ; [JEAN 14-16-PRÉSENCE](#) ;
[JEAN 18-19-PASSION](#) ; [JEAN 20-21. RÉSURRECTION](#) ; [1JEAN](#) ;

Sera publié dans quelque temps : **La symbolique des éléments**, session de 1999

Les autres messages sont classés en 6 rubriques :

- 1 - **PRÉSENTATIONS INFORMATIONS** : [Demeurer dans la Parole](#) ; [christité](#) ; [infos](#) ; [Mise en garde](#) ; [Mode d'emploi du blog](#) ; [lien vers les derniers messages](#) ; [Liste classée des messages parus](#) ; [Liste de textes de la liturgie commentés par Jean-Marie Martin avec les liens](#) ; .
- 2 - **JEAN-MARIE MARTIN et autres** : [Qui est Jean-Marie Martin ?](#) ; [Autour de Jean-Marie Martin](#) ; préfaces de JMM pour son ami [Mathigot-peintre](#) ; [Poèmes de JMM](#) ; [audio JMM](#) (fichiers de moins de 3 mn) ; [articles](#) de JMM ; [témoignages](#) sur JMM ; [Joseph Pierron](#) ; [En lien avec JMM](#) ; [En marge de JMM](#).
- 3 - **TEXTES BIBLIQUES** : [Homélies](#) de JMM ; [saint Jean](#) (classés aussi en [Jn 1-2](#) ; [Jn 3-6](#) ; [Jn 7-12](#) ; [Jn 13-17](#) ; [Jn 18-21](#) ; [1ère-lettre-Jn](#)) ; [saint Paul](#) ; [Synoptiques](#) ; [relecture de l'A T](#) ; [Notre-Père](#) : [Liste de textes de la liturgie commentés par JMM](#)..
- 4 – **GNOSE, PÈRES DE L'ÉGLISE** : [gnose valentinienne](#), [gnose textes](#); [Pères de l'Eglise](#).
- 5 - **REPÈRES DE LECTURE** : [structures de base](#) ; [outils](#) de JMM ; [figures](#) ; [Symboles](#) bibliques ; [vocab biblique fr](#) ; [vocab biblique grec-hébreu](#) ; [structures hébraïques](#) ; [Occident et Évangile](#).
- 6 – **THÈMES** : [croix](#) ; [Trinité](#) ; [Christ-Jésus](#) ; [Esprit Saint](#) (pneuma) ; [Résurrection](#) ; [mal souffrance guérison](#) ; [péché pardon](#) ; [Baptême](#) ; [sacrements-sacrifice](#) ; [Eucharistie](#) ; [Eglise](#) ; [dogmes et Évangile](#) ; [Heidegger](#).